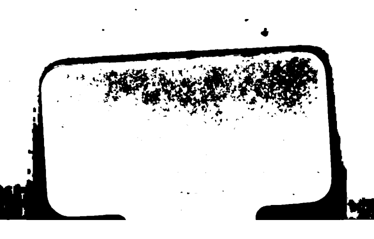



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.







JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME TROISIEME.

LETTRES
DE DEUX AMANS,
Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.

Jos.t Forbes

LETTRE
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Madame d'Orbe.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment! Que de pleurs vous avez deja fait couler dans une famille infortuné dont vous seul troublez le repos! Craignez d'ajoûter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour desordonné ne devienne enfin pour vous même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourir; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination?

Vous savez de qu'elle maniere le secret de vos feux, dérobé si longtems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mere tendre & vertueuse, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence; elle déplore sa fatale illusion; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtiment cent fois pire que ses reproches.

L'accablement de cette pauvre Cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction, & l'excès des sentimens qui l'oppressent lui donne un air de stupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle se tient jour & nuit à genoux au chevet de sa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de la fille, & si l'ardeur de la servir n'animoit son zele, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abâtement me feroient craindre qu'elle n'eut grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois à l'inquietude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, & combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une

une mere tremblante pour les jours de sa fille veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite du plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes & qui lui sont d'autant plus cruelles qu'elles lui seroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre & si humilié qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux; ah que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous!

Madame d'Etange m'a prise plusieurs fois à part; & j'ai connu facilement à la douceur de ses reprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses depends. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour excessif une sorte d'excuse qui ne lui a pas échapé; elle vous reproche moins *l'abus* de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assés pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eut mieux resisté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de deshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mistere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du ciel

qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au desespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore; tout vous prescrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait: vous pouvez vous rendre digne de Julie & justifier sa faute en renonçant à elle; & si votre cœur ne m'a point trompé il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajoûter de forces, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire; elle avoit même commencé. O Dieu, que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres! Que ses touchans reproches vous eussent dechiré le cœur! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée: je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès

&

& balancer sur l'estime qui est due : mais le sacrifice que vous avez fait a l'honneur de Julie en quitant ce pays m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Des premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous à tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous dissimulez envain vos malheurs : vous la perdites au moment que vous vous séparâtes d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous : son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ces graces sont languissantes ! que tout ces sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui

les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne fait plus rien sentir que l'amour et la douleur. Hélas, qu'est devenu ce caractere aimant et sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines et aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce n'est plus qu'une habitude aveugle, un goût sans reflexion. Elle fait toutes les mêmes choses, mais elle ne les fait plus avec le même zele ; ces sentimens sublimes se sont affoiblis, cette flamme divine s'est amortie, cet ange n'est plus qu'une femme ordinaire. Ah quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

A Madame d'Etange.

PEnétré d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. comme jamais sentimens humains n'approcherent de ceux que m'inspira votre adorable fille, il n'y eut jamais de sacrifice égal a celui que je viens faire à la plus respectable des meres ; mais Julie m'a trop

trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageusement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne sache pas l'imiter. Si mon sang suffisoit pour guérir vos peines, je le verserois en silence et me plaindrois de ne vous donner qu'une si foible preuve de mon zele : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah c'est un effort que l'univers entier ne m'eut pas fait faire, et qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi longtems que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir et de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle et de moi. Je dirai beaucoup plus encore : son bonheur peut me consoler de ma misere, & je mourrai content si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah qu'on le trouve ! et qu'il m'ose dire, je saurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête et tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout, n'éleve point la personne ; il n'éleve que les sentimens. Ah ! si j'eusse osé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eut prononcé le doux nom de mere ?

Daignez vous confier à des sermens qui ne seront point vains, & à un homme qui n'est point trompeur. Si je pus un jour abuser de votre estime, je m'abusai le premier moi-même. Mon cœur sans expérience ne connut le danger

que quand il n'étoit plus tems de fuir, et je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole et mon cœur vous ſont garants de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en ſûre, et je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume et dont la mienne s'aigrit encore : eſſuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame ; rétabliſſez votre ſanté ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; ſoyez vous-même heureuſe par elle ; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie eſt encore un ſort aſſés beau pour ſe féliciter de vivre !

LET-

LETTRE III.

A Madame d'Orbe,

En lui envoyant la précédente.

Tenez, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes si vous connoissez mon cœur & si le vôtre est sensible encore; mais sur tout, ne m'accablez plus de cette estime impitoyable que vous me vendez si cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc osé les rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoissez-vous tout le mal que vous faites? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédomagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre? Que me parlez-vous du bonheur de Julie? En peut-il être sans le contentement du cœur? Que me parlez-vous du danger de sa mere? Ah! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit? Insensée & farouche vertu! j'obéis à ta voix sans mérite; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame? Va,

triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

De Madame d'Orbe.

Vous m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime on mérite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne me futes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout

le

se piqua; elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ses soupirs & ses pleurs l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître par tout ce qu'elle voit combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de simpathie que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation consoleroit volontiers sa fille si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement (*), peut être, Ah s'il ne dépendoit que de moi .... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis au baiser, ardent que Julie imprimoit sur sa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoiqu'il en soit, malgré les fauts dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle se fie à la parole de tous

(*) Claire, êtes-vous ici moins indiscrette? Est-ce la derniere fois que vous le serez?

deux sur l'interruption de votre correspondance & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille ; effectivement, si Julie ne répondroit pas à sa confiance, elle ne seroit plus digne de ses soins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuser de l'estime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans vôtre cœur une espérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il est vrai, que le parti le plus honnête est aussi le plus sage, & que s'il peut rester quelque ressource à votre amour, elle est dans le sacrifice que l'honneur & la raison vous imposent. Mere, parens, amis, tout est maintenant pour vous hors un pere qu'on gagnera par cette voye, ou que rien ne sauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de désespoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide & plus doux par elle ; si on le manque, elle seul peut en dédommager. Reprenez donc courage, soyez homme & soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie seroit d'être indigne de l'obtenir.

LET-

LETTRE V.

De Julie.

Elle n'est plus. Mes yeux ont vu fermer les siens pour jamais; ma bouche a reçu son dernier soupir ; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; son dernier regard fut tourné sur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle sembloit quitter ; j'avois trop peu sû la lui rendre chere. C'étoit à moi seule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit sans guide & sans espérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & son cœur n'a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raison. Qu'avoit-elle à regretter sur la terre? Qu'est-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ses yeux le prix immortel de sa patience & de ses vertus qui l'attendoit dans le Ciel? Que lui restoit-il à faire au monde sinon d'y pleurer mon opprobre? Ame pure & chaste, digne épouse, & mere incomparable, tu vis maintenant au séjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi, livrée au repentir & au désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils de tes douces caresses, je suis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne sens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'est plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas je suis bien plus morte que toi !

Mon

Mon Dieu! quel transport égare une infortunée & lui fait oublier ses résolutions! Où viens-je verser mes pleurs & pousser mes gémissemens? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'ose les déplorer! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissez des maux qui me viennent de vous, & sentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oserois-je paroître aussi méprisable que je le suis? Devant qui m'avilirois-je au gré des remords? Quel autre que le complice de mon crime, pourroit assés les connoître? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémissant la douleur empoisonner, hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit; en vain ma Cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon torment éternel je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en

est

est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assés de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah, si son esprit immortel pénétre au fond de mon coeur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout à fait indigne d'elle! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un noeud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fumes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'entende plus prononcer votre nom; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon coeur. J'ose parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de sujets de douleur n'ajoûtez pas celui de voir son dernier voeu méprisé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher .... Ah fille insensée .... adieu pour jamais.

LET-

LETTRE VI.

A Madame d'Orbe.

ENFIN le voile est déchiré ; cette longue illusion s'est évanouie ; cet espoir si doux s'est éteint ; il ne me reste pour aliment d'une flamme éternelle qu'un souvenir amer & délicieux qui soutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain sentiment d'un bonheur qui n'est plus.

Est-il donc vrai que j'ai goûté la félicité suprême ? suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut sentir ce que je souffre n'est-il pas né pour toujours souffrir ? Qui put jouïr des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des sentimens si contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaisir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorboit toute votre durée, & la rassembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni passé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille siecles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le tems a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir, & l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit

m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore; mais d'autres soins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant indiscrettes. Julie! Julie elle même se décourage & m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi; mon cœur seul est toujours le même, & mon sort en est plus affreux.

Mais qu'importe ce que je suis & ce que je dois être? Julie souffre, est-il tems de songer à moi? Ah, ce sont ses peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle cessât de m'aimer & qu'elle fût heureuse .... Cesser de m'aimer! .... l'espere-t-elle? ..... Jamais, jamais. Elle a beau me deffendre de la voir & de lui écrire. Ce n'est pas le tourment qu'elle s'ôte; Hélas, c'est le consolateur! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle soulager les maux en les multipliant? O amour! est-ce à tes dépends qu'on peut venger la nature? ....

Non, non; c'est en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il se séparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des sentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en souvenir sans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de sa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains desirs, sans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il ſuffit; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux? Mon plus grand deſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle. Ah! c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le ſoit s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſés. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y conſens ſi cette idée la rend plus tranquille. Puiſſe-t-elle retrouver près de vous ſes premieres vertus, ſon premier bonheur! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eût été ſans moi!

Hélas! elle étoit fille, & n'a plus de mere! Voilà la perte qui ne ſe répare point & dont on ne ſe conſole jamais quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mere

tendre

tendre & chérie, & dans une douleur si cruelle l'horrible remord se joint à son affliction. O Julie, ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée; je vous supplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur si je suis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau, nous sommes deux monstres indignes de vivre; c'est un crime de songer à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non, j'ose le croire, un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le ciel, le ciel seroit-il injuste, & celle qui sut immoler son bonheur aux auteurs de ses jours méritoit-elle de leur coûter la vie?

LET-

LETTRE VII.

Réponse.

COmment pourroit-on vous aimer moins en vous estimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens sentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher & digne ami; tout ce que nous fumes les uns aux autres dès notre premiere jeunesse, nous le serons le reste de nos jours, & si notre mutuel attachement n'augmente plus, c'est qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence est que je vous aimois comme mon frere, & qu'à présent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible, & quoiqu'en dise votre Philosophe anglois, cette éducation vaut bien l'autre; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite entre vous? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même; c'est que votre état est changé. Je favorisai vos feux tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance. Depuis qu'en vous obstinant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous savoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécon-

mécontent. Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir ?

Vous faites plus que sentir cela, mon généreux ami vous l'exécutez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais fait un amant fidelle. En renonçant à Julie, vous achettez son repos aux dépends du vôtre, & c'est à vous que vous renoncez pour elle.

J'ose à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-dessus ; mais elles sont consolantes, & cela m'enhardit. Premierement je crois que le véritable amour a cet avantage aussi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en serez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui fait payer toutes les vertus pénibles mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je sais aimer, avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possede ce que j'aime. Car celui-ci s'use à force d'en jouir ; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il est vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, est encore un bien. Si l'amour est un desir qui s'irrite par les obstacles

comme

comme vous le disiez encore, il n'est pas bon qu'il soit content ; il vaut mieux qu'il dure & soit malheureux que de s'éteindre au sein des plaisirs. Vos feux, je l'avoue, ont soutenu l'épreuve de la possession, celle du tems, celle de l'absence & des peines de toute espece ; ils ont vaincu tous les obstacles hors le plus puissant de tous, qui est de n'en avoir plus à vaincre, & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'espérer que la vôtre l'eût soutenue ? Le tems eût joint au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge & le déclin de la beauté ; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation ; vous serez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez sans cesse tel que vous vous vites en vous quitant, & vos cœurs unis jusqu'au tombeau prolongeront dans une illusion charmante votre jeunesse avec vos amours.

Si vous n'eussiez point été heureux, une insurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regreteroit en soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous vous avez épuisé durant une année les plaisirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette Lettre si passionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brulant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeates vous-même qu'on n'éprouvoit point de

pareils

pareils transports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir sentis. Mon ami, ce fut là le comble, & quoique la fortune & l'amour eussent fait pour vous, vos yeux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, & vous laisser dans le souvenir de vos plaisirs passés un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouïr encore.

Consolez vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échapé & vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se seroient évanouis à la fois; vous avez au moins conservé le sentiment; on n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée Cousine se fait sur la mort de sa mere étoient fondés, ce cruel souvenir empoisonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une si funeste idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ses douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez, & c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajoûter au sentiment de ses peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez en sûr; elle n'est pas sincere avec el-

le-même. Ah! si elle croyoit bien sincérement avoir abrégé les jours de sa mere, son cœur en pourroit il supporter l'affreux remord? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit suivie La maladie de Madame d'Etange est bien connue; c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaisirs reparerent le mal qu'il pouvoit lui faire? Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie! Quel zele infatigable! Quels soins continuels! quelle assiduité sans relâche! Quel désespoir de l'avoir affligée! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, qu'elle inépuisable sensibilité! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mere; c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les secours; vous eussiez cru voir une autre Julie; sa délicatesse naturelle avoit disparu, elle étoit forte & robuste, les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & son ame sembloit lui donner un nouveau corps. Elle faisoit tout & paroissoit ne rien faire; elle étoit par tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans cesse à genoux devant son lit, la bouche collée sur sa main, gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mere, & confondant ces deux sentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu personne entrer les derniers

jours

jours dans la chambre de ma tante sans être ému jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On voyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs pour se réunir étroitement au moment d'une funeste séparation. On voyoit que le seul regret de se quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles si elles avoient pu rester ou partir ensemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, soyez sûr que tout ce qu'on peut espérer des secours humains & des consolations du cœur a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mere, & qu'infailliblement sa tendresse & ses soins nous l'ont conservée plus longtems que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ses derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie, & que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Longtems inconstant & volage, il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infidelles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre Cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse, & cette roideur de caractere que rien n'amollit, ont fait vos malheurs & les siens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta longtems en secret la dou-

leur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille ni l'obstination de son époux, & d'être la premiere cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, & d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succés. Elle voulut plusieurs fois hasarder une confidence entiere, & lui montrer toute l'étendue de son devoir; la frayeur & sa timidité la retinrent toujours. Elle hésita tant qu'elle put parler; lorsqu'elle le voulut, il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal secret, & moi qui connois l'humeur de cet homme sévére sans savoir jusqu'où les sentimens de la nature auroient pu la tempérer, je respire en voyant au moins les jours de Julie en sûréte.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je pense de ses remords apparens? L'amour est plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de sa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu' elle en ait, il trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous. Il veut que ses pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oseroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par son repentir. Il l'abuse avec tant d'art, qu'elle aime mieux souffrir davantage & que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien; mais ils n'en sont pas moins naturels; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'est pas semblable en effets. Le votre est bouil-

bouillant & vif, le sien est doux & tendre : vos sentimens s'exhalent au dehors avec véhémence, les siens retournent sur elle-même, & pénétrant la substance de son ame l'alterent & la changent insensiblement. L'amour anime & soutient votre cœur, il affaisse & abbat le sien ; tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties, mais suspendues : un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est perdue ; mais si cette ame excellente se releve un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, & il ne sera plus question de rechute. Croyez-moi, mon aimable ami dans cet état périlleux sachez respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fut-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément ; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.



LETTRE VIII.

De Milord Edouard.

J'Avois acquis des droits ſur ton cœur; tu m'étois néceſſaire, & j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes beſoins, mon empreſſement? Je ſuis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie ſolitaire & farouche; je pénétre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuyes de vivre

Meurs donc, jeune inſenſé; meurs, homme à la fois féroce & lâche: mais ſache en mourant que tu laiſſes dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir ſervi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

Réponſe.

VEnez, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaiſir ſur la terre: mais nous nous reverrons. Il n'eſt pas vrai que vous puiſſiez me confondre avec les ingrats: votre cœur n'eſt pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET.

De Julie.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ferai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

Du Baron d'Etange.

Dans laquelle étoit le Billet précédent.

S'Il peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je métonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à pren-

prendre en toute occasion les voyes de la douceur, & de l'honnêteté quand jéspere qu'elles peuvent suffire ; mais si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un Gentilhomme, offensé par un homme qui ne l'est pas.

LETTRE XI.

Réponse.

EPargnez-vous, Monsieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injustes eproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'mposer & à quel titre l'exigez-vous ? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir ? Je veux respecter le pere de Julie ; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie ; je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voilà mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous même. Respectez le choix de Julie, & votre honneur est en sûreté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en deshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense; attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, & conserverai pur & sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous sentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à moi. Je serai malheureux, sans doute ; mais si jamais la voix du sang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le serez plus encore d'avoir sacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles ; unique au monde en beautés, en mérites, en vertus, &

pour qui le Ciel prodigue de ses dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere !

BILLET.

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Étange le droit de disposer d'elle-même, & de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.

LETTRE XII.

De Julie

JE voulois vous décrire la scene qui vient de se passer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ses mesures si justes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre est sans doute arrivée à tems à la poste ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre résolution sera prise & votre réponse partie avant qu'elle vous parvienne ; ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le votre ; mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous serons séparés à jamais, & pour comble d'horreur,

reur, je vais passer dans les . . . . . Hélas! j'ai pu vivre dans les tiens! O devoir, à quoi sers-tu? O providence! . . . . il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours; l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée . . . . la tête & le cœur me font mal ..... je me sens défaillir .... le Ciel auroit-il pitié de mes peines? ..... Je ne puis me soutenir ..... je suis forcée à me mettre au lit, & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre?

LETTRE XIII.

De Julie à Madame d'Orbe.

IL est donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres; tes soins inhumains m'ont enchainée pour la pleurer plus longtems, & quand le désir de la suivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient: Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne sont plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher: La maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de déli-

délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plût, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere Cousine ! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fut pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon visage : C'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir . . . . l'ingrat ! . . . . il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien ? . . . . l'ai je fait ? . . . . O Dieu ! faut-il que tout me rappelle incessamment un tems qui n'est plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je le déchire sans le dégager, & mes efforts pour en effacer un si doux souvenir ne font que l'y graver davantage.

Oserai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma guérison ? Oui, connois & plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie, & rends grace au Ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus

durant

durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie ; mais pâle, défait mal en ordre, & le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma présence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; Mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire & de me sens. A chaque minute, à chaque instant il me semble de le voir dans la même attitude : son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux : je crois sentir ses levres se presser sur ma main ; je la sens mouiller de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîner loin de moi ; je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me sont réellement arrivés.

J'ai longtems hésité à te faire cette confidence; la honte m'empêche de te la faire de bouche; mais mon agitation loin de se calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus résister au besoin de t'avouer ma folie. Ah! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison; puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter!

Je reviens à mon rêve. Ma Cousine, raille-moi, si tu veux, de ma simplicité; mais il y a dans cette vision je ne sais quoi de mistérieux qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes? Est-ce un avertissement qu'il n'est déja plus? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir sera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien; ils ne m'en imposent plus, & je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits, je le veux croire: Mais deux ames si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entr'elles une communication immédiate, indépendante du corps & des sens? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les sensations qu'elle lui a données? .... pauvre Julie, que d'extravagances! Que les passions nous rendent crédules! & qu'un coeur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE XIV.

Réponse.

Ah, fille trop malheureuse & trop sensible n'es-tu donc née que pour souffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs, tu sembles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peines n'ajoûte pas au moins des chimeres ; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprens donc que ton rêve n'est point un rêve ; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne ; & que cette touchante scene incessamment présente à ton imagination s'est passé réellement dans ta chambre le surlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille, je t'avois quittée assés tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à sortir, quand tout à coup nous vimes entrer brusquement et se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la reception de ta derniere lettre. Courant jour et nuit il fit la route en trois jours, et ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage ; j'en pré-

vovois

voyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un sentiment de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut ; *que fait-elle? Ah que fait-elle? donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Si tôt qu'il sut que c'étoit la petite verole il fit un cri & se trouva mal. La fatigue & l'insomnie jointe à l'inquiétude d'esprit l'avoient jetté dans un tel abbattement qu'on fut longtems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque ; mais son séjour même en étoit un terrible ; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant : Mais je jure par l'auteur de mon être, ajoûta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vuë.

Eprou-

Éprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert: car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz dont j'étois sûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le sien (*). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante; à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole; alors je fus tranquille, je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serois moins en état de le reconnoitre. Nous eumes toutes les peines du monde de renvoyer ton désolé pere qui chaque nuit s'obstinoit à vouloir rester. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de personne, que j'étois également resolue à veiller, & qu'il savoit bien, tout pere qu'il étoit, que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures,

(*) On voit dans la quatrieme partie que ce nom substitué étoit celui de *St. Preux.*

&

& me dit qu'il avoit laissé ton ami dans la rue ; je l'allai chercher. Je le pris par la main ; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'antichambre les forces lui manquerent ; il respiroit avec peine, & fut contraint de s'asseoir.

Alors demêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traversés . . . . à la même heure, ... avec le même mistere . . . j'étois tremblant comme aujourd'hui . . . . le cœur me palpitoit de meme . . . . ô téméraire ! j'étois mortel, & j'osois goûter . . . . que vais-je voir maintenant dans ce même asile où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée ? dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports ? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuse, & la beauté mourante !

Chere Cousine ; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scene. Il te vit, & se tut : Il l'avoit promis ; mais quel silence ! Il se jetta à genoux ; il baisoit tes rideaux en sanglotant ; il élevoit les mains & les yeux ; il poussoit de sourds gémissemens ; il avoit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains ; il s'en saisit avec une espece de fureur ; les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit et la voix de tout ce qui t'environnoit : je vis que tu l'avois reconnu, et malgré sa résistance et ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, esperant

éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je deffendis à Babi de t'en parler, et je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, et qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, et je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi bien tu ne pourrois ignorer longtems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, et le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, et je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais; il est guéri; et suivant la derniere lettre de Milord Edouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voila, trop aimable cousine, dequoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis longtems tu as renoncé à la personne de ton ami, et sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne et à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin

fin d'être le jouet d'un vain espoir et de te repaitre de chimeres. Tu de presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, et cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi, et l'indifférent Wolmar que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est desespéré!

LETTRE XV.

De Julie.

C'En est trop, c'en est trop. Ami, tu as vaincu. Je ne suis point à l'épreuve de tant d'amour; ma resistance est épuisée. J'ai fait usage de toutes mes forces, ma conscience m'en rend le consolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triste cœur que tu achetas tant de fois et qui coûta si cher au tien t'appartient sans reserve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il

te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, et je suis lasse de servir aux dépends de la justice une chimérique vertu.

Oui, tendre et généreux amant, ta Julie sera toujours tienne, elle t'aimera toujours: il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te sera plus ôté. C'est en vain qu'une voix mensongere murmure au fond de mon ame; elle ne m'abusera plus. Que sont les vains devoirs qu'elle m'oppose contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers-toi? N'est-ce pas à toi *seul* que j'ai *tout promis*? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais, et ton inviolable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne? Ah! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers et si légitimes. Nature, ô douce nature, reprends tous tes droits! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois?

Respecte ces tendres penchans, mon aimable ami; tu leur dois trop pour les haïr; mais souffres-en le cher et doux partage; souffre que les droits du sang et de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de l'amour. Ne pense point que pour te suivre j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espere point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de

mes

mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend désormais toute sa consolation ne contristera point son ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime et ne puis le haïr, Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien, mais pourtant je ne suis point un monstre ; je suis foible et non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere esclave de sa porole et jaloux d'un vain titre dispose de ma main qu'il a promise ; que l'amour seul dispose de mon cœur ; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie. Que je sois vile et malheureuse : mais que tout ce qui m'est cher soit heureux et content s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, et que votre bonheur me fasse oublier ma misere et mon desespoir.



LET-

LETTRE XVI.

Réponse.

Nous renaissons, ma Julie; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés & qu'ils puissent rompre? Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fidelles; il fera la consolation de nos tristes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainsi nous recommençons de vivre pour recommencer de souffrir, & le sentiment de notre existence n'est pour nous qu'un sentiment de douleur. Infortunés! Que sommes-nous devenus? Comment avons nous cessé d'être ce que nous fumes? Où est cet enchantement de bonheur suprême! Où sont ces ravissemens exquis dont les vertus animoient nos feux? Il ne reste de nous que notre amour; l'amour seul reste, & ses charmes se sont éclipsés. Fille trop sou-

mise, amante sans courage; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée! Oui, c'est l'honnêteté du tien qui nous perd; les sentimens droits qui le remplissent en ont chassé la sagesse. Tu as voulu concilier la tendresse filiale avec l'indomptable amour; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie, quel est ton inconcevable empire! Par quel étrange pouvoir tu fascines ma raison! Même en me faisant rougir de nos feux, tu te fais encore estimer par tes fautes; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords.... Des remords!.... étoit-ce à toi d'en sentir?.... toi que j'aimai.... toi que je ne puis cesser d'adorer.... le crime pourroit-il approcher de ton cœur..... Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit?.... qu'oses-tu me faire entendre?.... toi, passer dans les bras d'un autre?.... un autre te posséder?.... N'être plus à moi?.... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul! Moi? j'éprouverois cet affreux supplice?..... je te verrois survivre à toi-même?.... Non. J'aime mieux te perdre que te partager..... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent!.... avant que ta main se fut avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein. J'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit

roit point souillé l'infidélité. A ce pur sang je mêlerois celui qui brule dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre; je tomberois dans tes bras ; . je rendrois sur tes levres mon dernier soupir . . . . je recevrois le tien . . . . Julie expirante! . . . . ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort! . . . . ce sein, ce thrône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie . . . . Non, vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fusses plus ; mais je ne puis t'aimer assés pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse! Jamais il ne brula d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui fut si chere. Je suis amant, je sais aimer, je le sens: mais je ne suis qu'un homme, & il est au dessus de la force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux souvenir, & je suis vertueux. . . Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de son ombre le reste de ma vie. Ah Julie! objet adoré! S'il faut être à jamais misérables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels!

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, & suivre avec une simplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que personne ne pratique? Quoi! serons-nous meilleurs moralistes que ces foules de Savans dont Londres & Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu.

Le

Les exemples n'en sont point scandaleux ; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens se riroient ici de celui qui par respect pour le mariage résisteroit au penchant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion n'est-il pas nul quand il est secret ? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore ? De quelle complaisance une femme ne cache-t-elle pas ses fautes(*) ? Quelle douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chere amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne sais ce que j'écris ; je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où

(*) Et où le bon Suisse avoit-il vû cela ? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut ton. Elles commencent par établir fierement leurs amans dans la maison, & si l'on daigne y souffrir le mari, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & seroit deshonorée ; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

j'étois

j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'espoir que tu me rends est triste & sombre ; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternissent & n'en deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuse ; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépends du tien.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrette m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah sais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut dédommager ? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais ? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hébien, nous serons coupables, mais nous ne serons point méchans ; nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémirons : nous les pleurerons ensemble nous les racheterons s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu, que peux-tu faire ? Tu ne peux échaper à mon cœur : n'a-t-il pas épousé le tien ?

Ces vains projets de fortune qui m'ont si grossierement abusé sont oubliés depuis longtems. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Milord Edouard ; il veut m'entraîner en An-

gleterre ; il prétend que je puis l'y ſervir. Hé-bien, je l'y ſuivrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai ſecrettement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baiſé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me conſoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces frequens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déja jouïr de ta vue en partant pour t'aller voir ; le ſouvenir de ſes tranſports l'enchantera durant ſon retour ; malgré le ſort cruel, ſes triſtes ans ne ſeront pas tout à fait perdus ; il n'y en aura point qui ne ſoient marqués par des plaiſirs, & les courts momens qu'il paſſera près de toi ſe multiplieront ſur ſa vie entiere.

LETTRE XVII.

De Madame d'Orbe.

VOtre amante n'eſt plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie eſt mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir ſon ſort au ſien. Après tant d'imprudences, rendez grace au Ciel qui vous a ſauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir deshonorée. Reſpectez ſon nouvel état ; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez

dez qu'elle vous écrive ; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoitre ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XVIII.

De Julie.

VOus étes depuis ſi longtems le dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, qu'il ne ſauroit plus perdre une ſi douce habitude. Dans la plus importante occaſion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le votre, mon aimable ami ; recueillez dans votre ſein les longs diſcours de l'amitié ; ſi quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au ſort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaine indiſſoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux ſur celle que je quitte ; il ne nous ſera pas pénible de rappeller un tems ſi cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien uſer de celui qui me reſte ; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obſcur à vos yeux. Au moins en conſidérant ce que nous fumes l'un à l'autre, nos cœurs n'en ſentiront que mieux ce qu'ils ſe doivent juſqu'à la fin de nos jours.

Il y a ſix ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bienfait, aimable ; d'autres jeunes gens m'ont paru plus

beaux & mieux faits que vous ; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue (*). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles ; j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée ? l'aveugle amour, me disois je, avoit raison ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je serois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs ; ils m'auroient abusée si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est aimé ; du moins on n'aime pas longtems. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux ne sont fondées que sur les sens, si quelques unes pénetrent jusqu'à l'ame c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naitre (†). Tel fut le notre en

(*) M. Richardson se mocque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en mocquer ; mais comme il n'en existe pourtant que trop de cette espece, au lieu de s'amuser à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre ?

(†) Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

de

commençant ; tel il sera, j'espere, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette ; le regard étoit contraint ; mais le cœur se faisoit entendre : Nous éprouvames bientôt entre nous ce je-ne-sai quoi qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

Je sentis mon cœur & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre reserve, j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage ; je cherchois à vous dédomager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence ; je forçai mon naturel, j'imitai ma Cousine ; je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves & faire passer mille tendres caresses à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal ; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accelerai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif, & ce qui devoit vous faire taire fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau par une froideur affectée vous tenir éloigné dans le tête à tête ; cette contrainte même me trahit : vous écrivites. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'em-

pêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma ſanté. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me réſoudre à vous laiſſer partir. Je tombai dans une ſorte de déſeſpoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fuſſiez plus que de n'être point à moi: j'en vins jusqu'à ſouhaiter votre mort, jusqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il fallut parler. J'avois reçu de Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoitre les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous futes mon dernier refuge; j'eus aſſés de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe, je vous crus digne de me ſauver de moi-même & je vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſentimens honnêtes, je goûtois ſans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne; dans l'innocence de mes déſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux ſens quand

on

on veut leur refufer quelque chofe. Un inftant, un feul inftant embrafa les miens d'un feu que rien ne put éteindre, & fi ma volonté réfiftoit encore, dès lors mon cœur fut corrompus.

Vous partagiez mon égarement: votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double: pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante; en fuyant vous achevâtes de vaincre; & fi tôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me reftoit pour vous réfifter.

Mon pere en quitant le fervice avoit amené chez lui M. de Wolmar; la vie qu'il lui devoit & une liaifon de vingt ans lui rendoient cet ami fi cher qu'il ne pouvoit fe féparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge & quoique riche & de grande naiffance, il ne trouvoit point de femme qui lui convint. Mon pere lui avoit parlé de fa fille en homme qui fouhaitoit de fe faire un gendre de fon ami; il fut queftion de la voir, & c'eft dans ce deffein qu'ils firent le voyage enfemble. Mon deftin voulut que je pluffe à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils fe donnerent fecretement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à regler dans une cour du Nord où étoient fa famille & fa fortune, il en demanda le tems, & partit fur cet engagement mutuel. Après fon départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit deftiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laiffoit point de replique à ma timidité de me difpofer à recevoir fa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le

penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution ; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération pour vous & le desir de vous connoitre ; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez, & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eut dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fut resté quelque espoir d'être à vous, peut être aurois-je triomphé de moi ; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivites de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre desespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de

moi ;

moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentois que mon cœur étoit fait pour la vertu & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle ; je succombai par foiblesse & non par erreur : je n'eus pas même l'excuse de l'aveuglement. Il ne me restoit aucun espoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également nécessaires, ne pouvant les conserver ensemble & voyant votre égarement, je ne consultai que vous dans mon choix & me perdis pour vous sauver.

Mais il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente longtems ceux qui l'abandonnent, & ses charmes, qui sont les délices des ames pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore & n'en sauroit plus jouïr. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue ; ma honte pour être secrette ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin je ne l'aurois pas mieux sentie. Je me consolois dans ma douleur comme un blessé qui craint la cangrene, & en qui le sentiment de son mal soutient l'espoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche sans renoncer au crime, il m'arriva ce qui arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui se plait dans son égarement. Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir ;

j'esperai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'osai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit serrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu & de notre bonheur commun: Je le désirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois, & faisoit d'une si chere attente le charme & l'espoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire en présence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (*). Je suis timide il est vrai; je sentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi, &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette demarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le mistere que je voulus vous dérober & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette reserve avec un homme aussi emporté que vous; sans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrette importunité. Il étoit à propos

(*) Pasteur du lieu.

ſur tout de vous éloigner durant une ſi périlleuſe ſcene, & je ſavois bien que vous n'auriez jamais conſenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas, je fus encore abuſée par une ſi douce eſpérance ! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente reſta toujours vaine, & il me fut refuſé d'expier ma faute aux dépends de ma réputation. Dans le deſeſpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une ſi douce excuſe : je m'en prenois à moi du mauvais ſuccès de mes voeux, & mon cœur abuſé par ſes deſirs ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le ſoin de les rendre un jour legitimes.

Je les crus un inſtant accomplis ; cette erreur fut la ſource du plus cuiſant de mes regrets, & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deſtinée. Vous avez ſû (*) quel accident détruiſit, avec le germe que je portois dans mon ſein le dernier fondement de mes eſpérances. Ce malheur m'arriva précifément dans le tems de notre ſéparation ; comme ſi le Ciel eut voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs ; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être avec

(*) Ceci ſuppoſe d'autres lettres que nous n'avons pas.

un amour ſans innocence & des deſirs ſans eſpoir, qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles ; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le votre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur, & les ſentimens qui me venoient de vous étoient les ſeuls dont je cruſſe pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts mais il me les rendoit chers, & telle étoit ſon illuſion que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens ; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la votre au deſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les engagemens de mon pere, & à notre ſéparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inſpirer un pareil à vous même, je vous flattai d'un eſpoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoiſſant le danger qui nous menaçoit, je pris la ſeule précaution qui pouvoit nous en garantir, & vous engageant avec ma parole ma liberté autant qu'il m'étoit poſſible, je tâchai d'inſpirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promeſſe que je n'oſaſſe enfreindre et qui put vous tranquiliſer. C'étoit un devoir puerile, j'en conviens, et cependant je ne m'en ſerois jamais départie. La vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y

tient

tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi : Je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que méprisable; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre deshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer, & je le fus par un moyen qui eut pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chere; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu seul vous l'arracher. Je jugai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuse; pour un tourment de moins, sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur un repos qu'on ne trouve que dans

la sagesse. Depuis long-tems je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma Cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis à expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & se contenta d'en gémir: vous même qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son coeur tendre & compatissant. Hélas! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois . . . . que sert de rappeller une espérance à jamais éteinte? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux févere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le souvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre;

nous

nous étions éloignés ; l'espoir m'avoit abandonnée ; jamais mon incomparable amie ne fut si sublime ni si digne d'occuper seule tout mon cœur. Sa vertu, sa raison, son amitié, ses tendres caresses sembloient l'avoir purifié ; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard : ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du désespoir.

Comme un malade qui cesse de souffrir en tombant en foiblesse se ranime à de plus vives douleurs, je sentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'osai resister en face à mon pere. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien ; que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maitre de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colere, ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable, ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrêmité, & si j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout aussi résolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je, quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sevère des peres attendris & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entens encore au dedans de moi.

Ma fille ! respecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleverserent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix alterée & foible. O mon pere ! j'avois des armes contre vos ménaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pumes de long-tems nous remettre. Cependant en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie, un aveu trop long-tems differé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eut prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.

« Je sais quelle fantaisie indigne d'une fille « bien née vous nourrissez au fond de votre « cœur. Il est tems de sacrifier au devoir & « à l'honnêteté une passion honteuse qui vous « deshonore & que vous ne satisferez jamais « qu'aux dépends de ma vie. Ecoutez une fois « ce que l'honneur d'un pere & le votre exi- « gent de vous, & jugez-vous vous-même.

« M. de Wolmar est un homme d'une grande « naissance, distingué par toutes les qualités qui « peuvent la soutenir ; qui jouit de la considé-

« ration

“ ration publique & qui la mérite. Je lui dois
“ la vie ; vous savez les engagemens que j'ai
“ pris avec lui. Ce qu'il faut vous apprendre
“ encore, c'est qu'étant allé dans son pays pour
“ mettre ordre à ses affaires, il s'est trouvé en-
“ veloppé dans la derniere révolution, qu'il y a
“ perdu ses biens, qu'il n'a lui-même échappé à
“ l'exil en Sibérie que par un bonheur singulier,
“ & qu'il revient avec le triste débris de sa for-
“ tune, sur la parole de son ami qui n'en man-
“ qua jamais à personne. Prescrivez-moi main-
“ tenant la reception qu'il faut lui faire à son
“ retour. Lui dirai-je ? Monsieur, je vous
“ promis ma fille tandis que vous étiez riche,
“ mais à present que vous n'avez plus rien je
“ me retracte, & ma fille ne veut point de vous.
“ Si ce n'est pas ainsi que j'énonce mon refus,
“ c'est ainsi qu'on l'interpretera : vos amours
“ allegués seront pris pour un pretexte, ou ne
“ seront pour moi qu'un affront de plus, & nous
“ passerons, vous pour une fille perdue, moi
“ pour un malhonnête homme qui sacrifie son
“ devoir & sa foi à un vil intérêt, & joint l'in-
“ gratitude à l'infidélité. Ma fille ! il est trop
“ tard pour finir dans l'opprobre une vie sans
“ tache, & soixante ans d'honneur ne s'aban-
“ donnent pas en un quart d'heure.

“ Voyez donc,” continua-t-il, “ combien
“ tout ce que vous pouvez me dire est à présent
“ hors de propos. Voyez si des préférences
“ que la pudeur désavoue & quelque feu paf-
“ sager de jeunesse peuvent jamais être mis en
“ balance avec le devoir d'une fille et l'hon-
“ neur compromis d'un pere. S'il n'étoit quef-
“ tion pour l'un des deux que d'immoler son

“ bon

« bonheur à l'autre, ma tendresse vous dis-
« puteroit un si doux sacrifice ; mais mon en-
« fant, l'honneur a parlé & dans le sang dont
« tu sors, c'est toujours lui qui décide.

Je ne manquois pas de bonne réponse à ce discours ; mais, les préjugés de mon pere lui donnent des principes si différens des miens, que des raisons qui me sembloient sans réplique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne sachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroissoit avoir acquises sur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvoient aller ; craignant à son affectation de m'interrompre qu'il n'eut déja pris son parti sur ce que j'avois à lui dire, &, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus selon sa maniere de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous ; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il put arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joye que mon scrupule ne lui déplaisoit pas : il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien ; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une chose toujours sacrée ! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ.

Avec

Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui put le détourner de m'épouser: car, ajouta-t-il, cela lui paroitroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce soit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le savez, mon ami; ma santé, si robuste contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut resister aux intempéries des passions, & c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux & de mon ame. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mon sang; soit que la nature eut pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeste, je me sentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En sortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai si mal qu'en me mettant au lit j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu; mon imprudence attira la votre. Vous vintes, je vous vis, & crus n'avoir fait

qu'un

qu'un de ces rêves qui vous offroient si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à dessein; je ne pus supporter cette derniere épreuve, & voyant un si tendre amour survivre à l'espérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi: je sentis qu'il falloit être coupable; que je ne pouvois resister ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang qu'aux dépends de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens acheverent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit son horreur à mes yeux; je me sentis toute autre au dedans de moi; enfin, les transports effrenés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux desespoir qui puisse accabler une ame, j'osai desesperer de la vertu. Votre lettre plus propre à reveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter. La volonté les combatoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui resister.

J'ai peine à pourſuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où le feu ſi vif & ſi doux dont nous étions animés épuroit tous nos ſentimens, où ſa ſainte ardeur (*) nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les deſirs même ne ſembloient naitre que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Reliſez nos premieres lettres ; ſongez à ces momens ſi courts & trop peu goûtés où l'amour ſe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens deſavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que ſommes-nous devenus ? Deux tendres amans paſſerent enſemble une année entiere dans le plus rigoureux ſilence, leurs ſoupirs n'oſoient s'exhaler ; mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient ſouffrir & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils ſe parlerent ; mais contens de ſavoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils paſſerent une autre année dans une reſerve non moins ſevere ; ils ſe diſoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal ſoutenus ; un inſtant de foibleſſe les égara ; ils s'oublierent dans les plaiſirs ; mais s'ils ceſſerent d'être chaſtes, au moins le ciel & la nature autoriſoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit toujours

(*) Sainte ardeur ! Julie, ah Julie ! quel mot pour une femme auſſi bien guérie que vous croyez l'être ?

chere ;

chere ; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres qui bruloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra sans gémir sur eux ? Les voila livrés au crime. L'idée même de souiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur . . . . ils méditent des adulteres ; Quoi, sont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette ravissante image que le méchant n'apperçoit jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de siecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois ? Ah, si le premier desordre est pénible & lent, que tous autres sont prompts & faciles ! Prestige des passions ! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie ; on se detourne d'un seul pas de la droite route. Aussi-tôt une pente inévitable nous entraine & nous perd. On tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux

affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse; il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi, me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les aprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'Eglise, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie, & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste

deste & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence & entendre la voix de Dieu dans le Ministre prononçant gravement la sainte Liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage, si vivement exposées dans les paroles de l'Écriture, ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout à coup le désordre de mes affections, & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche: le ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prens; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hasard sur Monsieur & Madame d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre & fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoitre l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux

fideles

fideles, fans bruler de ce feu dévorant qui confume l'ame, vous vous aimez d'un fentiment pur & doux qui la nourrit, que la fageffe autorife & que la raifon dirige ; vous n'en êtes que plus folidement heureux. Ah ! puiffai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur ; fi je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces fentimens reveillerent mon efpérance & mon courage. J'envifageai le faint nœud que j'allai former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous fes devoirs. Quand le Pafteur me demanda fi je promettois obéiffance & fidélité à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jufqu'à la mort.

De retour au logis je foupirois après une heure de folitude & de recueillement. Je l'obtins, non fans peine, & quelque empreffement que j'euffe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paffagere en changeant de condition, & de me retrouver auffi peu digne époufe que j'avois été fille peu fage. L'épreuve étoit fûre mais dangereufe, je commençai par fonger à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre fouvenir n'avoit profané l'engagement folemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laiffer fi longtems en paix avec tant de fujet de me la rappeller ; je me ferois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état

trompeur, qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guere à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joye vint alors inonder mon ame ! Quel sentiment de paix effacé depuis si longtems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chere ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah, j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois !

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois couru depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse ? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidele à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher ? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'a-

voit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment eussai-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs ? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu, jouissant encore de tout leur empire ? Quelle sûreté avois-je eue de n'aimer que vous seul au monde, si ce n'est un sentiment intérieur que croyent avoir tous les amans qui se jurent une constance éternelle, & se parjurent innocemment toutes les fois qu'il plait au Ciel de changer leur cœur ? Chaque défaite eut ainsi préparé la suivante ; l'habitude du vice en eut effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du deshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter ; d'une amante abusée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon sexe & le désespoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauvegarde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractere, & même par sa personne ; & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet, enfin, d'aspirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténebres est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrette qui ne cessoit de murmurer au fond

de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'Auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortiſſe de sa présence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte & rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ; daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert !

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée, & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône, & qui soutient ou détruit quand il lui plait par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde & mes désirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après

Après cette courte priere, la premiere que j'eusse faite avec un vrai zele, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions ; il me parut si facile & si doux de les suivre que je vis clairement où je devois chercher desormais la force dont j'avois besoin pour resister à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si longtems. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion ; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir une extérieure & manierée, qui sans toucher le cœur rassure la conscience ; de se borner à des formules ; & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attaché au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans ; j'aimois à réflechir, & me fiois à ma raison ; ne pouvant accorder l'esprit de l'évangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse ; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir ; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre, j'étois dévote à l'Eglise & philosophe au logis. Hélas ! je n'étois rien nulle part ; mes prieres n'étoient que des mots, mes raisonnemens des Sophismes, & je suivois pour toute lumiere la fausse lueur des feux-errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici m'a don-

né de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere, & sur quelle base étoient-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépends du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépends du mien? si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêchent de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adresse. Enfin que le caractere & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi longtems qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne fait-on pas que les affections désordonnés corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individus selon l'inconstance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre Eternel, mon digne & sage ami; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence

&

& fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles ; le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu ; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux desirs terrestres ; & quand l'Etre immense dont il s'occupe n'existeroit pas, il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maitre de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

Cherchez-vous un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuye que sur elle-même ? Considérons de sens-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs

déja corrompus. Ne diroit-on pas qu'on s'attaquant directement au plus saint & au plus solemnel des engagemens, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultere secret! C'est; disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours? comme s'il suffisoit pour autoriser le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuisissent pas à autrui? comme si ce n'étoit pas assés pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent? Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi la force du serment & des contracts les plus inviolables? Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur? Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer & avec qui l'on a juré de vivre? Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit? Un bien qui produiroit tant de maux seroit par cela seul un mal lui-même.

L'un des deux penseroit-il être innocent, parce qu'il est libre peut-être de son côté, & ne manque de foi à personne? Il se trompe grossierement. Ce n'est pas seulement l'intérêt des Epoux, mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un noeud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter

ce bien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flame adultere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection speciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre peche, premierement parce qu'il la fait pecher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Le crime est secret, disent-ils, & il n'en résulte aucun mal pour personne. Si ces philosophes croyent l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime secret celui qui a pour témoin le premier offensé & le seul vrai Juge? Etrange secret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoîtroient pas la présence de la divinité, comment osent-ils soutenir qu'ils ne font de mal à personne? comment prouvent-ils qu'il est indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne soient pas de son sang; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eu, & forcé de partager ses biens aux gages de son deshonneur sans sentir pour eux des entrailles de pere? Supposons ces raisonneurs matérialistes, on n'en est que mieux fondé à leur opposer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de

tous les cœurs contre un orgueilleuse philosophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raisons. En effet, si le corps seul produit la pensée, & que le sentiment dépende uniquement des organes, deux Etres formés d'un même sang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & se ressembler d'ame comme de visage, ce qui est une grande raison de s'aimer ?

N'est-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un sang étranger cette union naturelle, & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice, & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere ?

Si je considère mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce desordre, qu'ils prétendent ne faire aucun mal ! Ne fut-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus ? Que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret ! Ne fut-ce que de n'être plus aimé de sa femme. Que fera-t-elle avec ses soins artificieux que mieux prouver son indifférence ? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses ? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse ? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence & le

repos

repos d'autrui à des précautions que le Ciel se plait à confondre? Que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public! Quel scandale pour des complices! quel exemple pour des enfans! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs? Quoi! dans tout cela l'époux n'est point lézé? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû? Qui lui pourra rendre une femme estimable? Qui lui donnera le repos & la sûreté? Qui le guérira de ses justes soupçons? Qui fera confier un pere au sentiment de la nature en embrassant son propre enfant?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres les empoisonnemens dont ce desordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent assés ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me

faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison; mais où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source, & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philosophie en paroles; défions-nous d'une fausse vertu qui sappe toutes les vertus, & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincerement, & l'on ne peut longtems le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison; c'est ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en eussiez pas ainsi parlé si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Etre Suprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus d'espoir que d'épouvante; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant, nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous disions en déplorant nos foiblesses, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquiles.

Si cette sécurité nous égara, c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener.

N'est

N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ses actions, une autre pour ses sentimens; de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame, & de ne jamais approprier à soi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute sa vie? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute; mais le crime est du méchant, & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule, d'ailleurs heureusement né se livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte; il les suivroit de même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se géneroit-il? Mais celui qui reconnoit & sert le pere commun des hommes se croit une plus haute destination; l'ardeur de la remplir anime son zele, & suivant une regle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte, & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appellés. L'amour qui nous unissoit eut fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance; il brava le tems & l'éloignement; il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout est changé entre nous; il faut nécessairment que votre cœur change. Julie de Wolmar n'est plus votre ancienne

cienne Julie; la révolution de vos sentimens pour elle est inévitable, & il ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un Auteur que vous ne récuserez pas. “ L'amour,” dit-il,” est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en sentir tout le prix il faut que le cœur s'y complaise & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime & l'amour n'est plus rien. Comment une femme honorera-t-elle un homme qu'elle doit mépriser? Comment pourra-t-il honorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement. L'amour, ce sentiment céleste ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce. Ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité”. (*) Voila notre leçon, mon ami, c'est vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieusement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle aussi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépends des plus doux transports qui ravissent l'ame. L'horreur du vice qui nous est si naturelle à tous deux s'étendroit bientôt sur le complice de nos fautes; nous nous haïrons pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le ren-

(*) Voyez premiere partie, Lettre XXIV.

dre

dre, durable ? Ne vaut-il pas mieux en conserver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut de plus charmant ? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste & soyez l'amant de mon ame. Cette idée est si douce qu'elle console de tout.

Voila le fidelle tableau de ma vie, & l'histoire naïve de tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le sentiment qui m'attache à vous est si tendre & si vif encore, qu'une autre en seroit peut-être allarmée ; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout à fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience ; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincerement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours & ne revient plus au bien d'elle même ; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout à coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiète. Toutes ses

habi-

habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abjet & foible ; aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi, pour qu'en changeant d'espéce notre union se detruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnés une fidelle amie, & quoique nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit desavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer par des mœurs Chrétiennes les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois par avoir besoin d'apologie pour cette longue Lettre. Si vous m'étiez moins cher,

cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans reserve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué; vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? songez, je vous supplie, que cette reserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que jusqu'à la reception de votre réponse je n'aurai pas un instant de tranquilité.

LETTRE XIX.

Réponse.

ET vous ne seriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui mérités les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté; vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage

rage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus semblable à vous même. Non, non, quelque supplice que j'éprouve à le sentir & le dire, jamais vous ne futes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au seul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une passion criminelle que je ne puis ni supporter ni vaincre, suis-je celui que je pensois être? Etois-je digne de vous plaire? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon desespoir? C'étoit bien à moi d'oser soupirer pour vous! Eh! qu'étois-je pour vous aimer?

Insensé! comme si je n'éprouvois pas assés d'humiliations sans en rechercher de nouvelles! Pourquoi compter des différences que l'amour fit disparoitre? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, sa flame me soutenoit; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs sentimens nous étoient communs & les miens partageoient la grandeur des votres. Me voila donc retombé dans toute ma bassesse! Doux espoir qui nourrissois mon ame & m'abusas si longtems, te voila donc éteint sans retour? Elle ne sera point à moi? Je la perds pour toujours? Elle fait le bonheur d'un autre? . . . ô rage! ô tourment de l'enfer! . . . . . Infidelle! ah! devois-tu jamais . . . . . Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu! vous l'avez trop bien dit, elle n'est plus, cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi, je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre? . . . . . elle pouvoit m'écouter? J'étois malheureux? . . . . . que suis-je donc aujourd'hui? . . . . .
. . . .

Non,

Non, je ne vous ferai plus songer de vous ni de moi. C'en est fait, il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quiter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous..... oubliez-moi, du moins. Je l'ai résolu, je le jure ; je ne vous parlerai plus de moi.

Oserai-je vous parler de vous encore, & conserver le seul intérêt qui me reste au monde ; celui de votre bonheur ? En m'exposant l'état de votre ame, vous ne m'avez rien dit de votre sort. Ah ! pour prix d'un sacrifice qui doit être senti de vous, daignez me tirer de ce doute insupportable. Julie, êtes-vous heureuse ? Si vous l'êtes donnez-moi dans mon désespoir la seule consolation dont je sois susceptible ; si vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en serai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis sur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis consentir, & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus me doit rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premierement, il me semble que votre extrême délicatesse vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point sur quel fondement la plus austere vertu pourroit exiger une pareille confession. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne sauroit s'obliger pour le passé ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage, de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise ? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre époux,

c'est

c'eſt à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tirannie de votre pere, le Ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonne point, & c'eſt à moi ſeul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il eſt des cas où le devoir puiſſe exiger un pareil aveu, c'eſt quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur, combien le votre eut abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſés réflechi ſur une pareille démarche? Connoiſſez-vous aſſés votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui? ſavez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légerement la foi conjugale ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéde-

rent

rent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſés médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſque un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévere d'elles-mêmes ; ils veulent que leurs cœurs n'ayent connu que pour eux un ſentiment tendre ; uſurpant un droit qu'*ils* n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez vous d'un zele ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon : s'il n'en eſt pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous ? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans ? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de tou-

te

la vertu; consultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occasion de votre vie, & si ce fatal secret vous pese si cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années, vous donnent une connoissance plus parfaite de votre époux, & ajoûtent dans son cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus sûr encore des charmes de votre caractere, & la douce habitude de les sentir. Enfin quand ces raisons toutes solides qu'elles sont ne vous persuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expose. O Julie, écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque sacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui.

Il faut finir cette Lettre. Je ne pourrois, je le sens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter! si jeune encore, il faut déja renoncer au bonheur! O tems, qui ne doit plus revenir! tems passé pour toujours, source de regrets éternels! plaisirs, transports, douces extases, momens délicieux, ravissemens célestes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LET-

LETTRE XX.

De Julie.

VOUS me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer: mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le votre. Si j'ai évité dans ma Lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines: mais votre inquietude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à son épouse & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; sa vie unie, reglée, & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais qu'il paroit à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé qne l'expérience & la sagesse. Sa phisionomie est noble & prévenante, son abord simple & ouvert, ses manieres sont plus honnêtes qu'empressées, il parle peu & d'un grand sens, mais sans affecter ni précision, ni sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit personne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raison.

Malgré

Malgré sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon pere crut sentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de sa vie il prit un attachement. Ce gout modéré mais durable s'est si bien réglé sur les bienséances & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que sans blesser la gravité conjugale il conserve avec moi depuis son mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'est pas fâché que je le cherche, & me quite peu volontiers. Il ne rit point; il est sérieux sans donner envie de l'être; au contraire, son abord serein semble m'inviter à l'enjoûment, & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroit sensible, une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot, il veut que je sois heureuse; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de sa femme n'est-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque soin que j'aye pu l'observer, je n'ai sû lui trouver de passion d'aucune espece que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si égale & si tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer & qu'il ne le veut qu'autant que la raison le permet. Il est réellement ce que Milord Edouard croit être: en quoi je le trouve bien supérieur à tous nos autres gens à sentiment qui nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres & n'agit que par un principe toujours suspect; mais la raison n'a d'autre fin que ce

qui

qui eſt bien ; ſes regles ſont ſûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience allarmée. Quoiqu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables comodités de la vie (*),

(*) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine. On prend ſur la nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme

& le nécessaire chez ses voisins indigens. L'ordre qu'il a mis dans sa maison est l'image de celui qui regne au fond de son ame, & semble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de géne que d'avantage & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'usage de tout. On y reconnoit toujours la main du maitre & l'on ne la sent jamais; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voila, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoitre depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroit le dernier sans aucune altération; ce qui me fait espérer que je l'ai bien vû, & qu'il ne me reste

homme orne son palais aux dépends de sa cuisine; tel autre aime mieux une belle vaisselle qu'un bon diné; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reste de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoisonne. Combien de fois dans des maisons de campagne en respirant le frais au matin l'aspect d'un beau jardin vous tente? On se léve de bonne heure on se promene on gagne de l'appétit, on veut déjeuner. L'Officier est sorti, ou les provisions manquent, ou Madame n'a pas donné ses ordres, ou l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut rester à jeun jusqu'à trois heures, ou déjeuner avec des tulipes. Je me souviens de m'être promené dans un très beau parc dont on disoit que la Maitresse aimoit beaucoup le caffé & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre sols la tasse: mais elle donnoit de grand coeur mille écus à son jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du caffée plus souvent.

plus

plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il put se montrer autrement sans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous même, & il faudroit me mépriser beaucoup pour ne pas me croire heureuse avec tant de sujet de l'être (*). Ce qui m'a longtems abusée & qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très tendre qui, pour n'être pas précisement de l'amour, n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquietude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assés pour des Epoux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour: On prend sa violence pour un signe de sa durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira

(*) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal secret qui la tourmenta si fort dans la suite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à son ami.

point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume ; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte on n'a jamais vû deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (*). Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccede à des ſentimens trop vifs, que leur déclin ſans s'arrêter à l'indifférence ne paſſe juſqu'au dégoût, qu'on ne ſe trouve enfin tout à fait raſſaſiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans on n'en vienne à ſe haïr époux ! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos ; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que ſais-je ce que vous ſeriez devenu ceſſant de l'être ? L'amour éteint vous eut toujours laiſſé la vertu, je l'avoue ; mais en eſt-ce aſſés pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables ? ſur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

(*) Je ſerois bien ſurpris que Julie eut lû & cité la Rochefoucault en toute autre occaſion. Jamais ſon triſte livre ne ſera goûté des bonnes gens.

Pour

Pour M. de Wolmar, nulle illusion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous sommes ; le sentiment qui nous joint n'est point l'aveugle transport des cœurs passionnés, mais l'immuable & constant attachement de deux personnes honnêtes & raisonnables qui destinées à passer ensemble le reste de leurs jours sont contentes de leur sort & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que quand on nous eut formés exprès pour nous unir on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, et qu'il n'en résultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur regneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble ; s'il m'eut trop aimée, il m'eut été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire & je l'anime ; nous en valons mieux réunis, & il semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule ame, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la passion dont j'étois tourmentée, il est certain que s'il eut été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eut peut-être empêché l'heureuse révolution qui s'est faite en moi.

Mon ami ; le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleine-

 ment

ment ſur mon ſort me fait ajoûter ce que je vais vous dire. Quand avec les ſentimens que j'eus ci-devant pour vous & les connoiſſances que j'ai maintenant, je ſerois libre encore, & maitreſſe de me choiſir un mari, je prends à témoin de ma ſincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'achêve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en retracter jamais.

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes peut ſervir encore à reſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme : Car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier, & ſi le ferment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en

n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, & un second de le tenir. Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'osoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au Ciel elle ne subsiste plus.

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids est le danger de troubler inutilement le repos d'une honnête homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque par une confidence indiscrette de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pese cruellement. J'en serai plus tranquille, je le sens, après le lui avoir déclaré ; mais lui, peut-être le sera-t-il moins, & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préferer mon repos au sien.

Que ferai-je donc dans le doute où je suis ? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs, je suivrai le conseil de votre amitié ; je garderai le silence ; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions desormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie & nous en donner les innocens témoignages ; mais puisque je n'ose

n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépends combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est tems de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je serai bien aise de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Madᵉ. d'Orbe dans les occasions où vous aurez quelque évenement intéressant à nous apprendre. J'espere que l'honnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma Cousine est vertueuse & sage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour supprimer cette correspondance si vous étiez capable d'en abuser.

Adieu, mon cher bon ami; si je croyois que la fortune put vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raison de la dédaigner avec tant de trésors pour vous passer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'est la fortune du sage; nous avons toujours senti qu'il n'y en avoit point sans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abstrait n'ait plus d'éclat que de solidité, & ne soit un nom de parade qui sert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je songe que des

gens

gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs osoient parler de vertu ! savez-vous bien ce que signifioit pour nous un terme si respectable & si profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? c'étoit cet amour forcené dont nous étions embrasés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme pour nous les rendre encore plus chers & nous abuser longtems. Nous étions faits, j'ose le croire, pour suivre & cherir la véritable vertu, mais nous nous trompions en la cherchant & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est tems que l'illusion cesse ; il est tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous même, vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échape, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assés, croyez moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissés cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand élephant, & puis l'élephant sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux discours de votre amie, & de choisir pour aller au bonheur une route plus sûre que celle qui

nous a ſi longtems égarés. Je ne ceſſerai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne ferai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! ſi jamais nos cœurs ſe rappellent malgré nous les erreurs de notre jeuneſſe, faiſons au moins que le retour qu'elles auront produit en autoriſe le ſouvenir, & que nous puiſſions dire avec cet ancien; hélas nous périſſions ſi nous n'euſſions péri!

Ici finiſſent les ſermons de la prêcheuſe. Elle aura deſormais aſſés à faire à ſe prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours; ainſi l'ordonne l'infléxible devoir: Mais croyez que le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher . . , . mon Dieu! que fais-je? . . . . vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu?

LETTRE XXI.

A Milord Edouard.

OUi, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis longtems elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux

fois,

fois, & vos bienfaits me la conservent sans cesse. Je n'en disposerai jamais que je ne sois sûr de la pouvoir faire sans crime, ni tant qu'il me restera la moindre espérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous disiez que je vous étois nécessaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous sommes à Londres, loin que vous songiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupés que de moi. Que vous prenez de soins superflus! Milord, vous le savez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous sur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des sophismes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raison, parlez à mon cœur; je suis prêt à vous entendre: mais souvenez-vous que ce n'est point le desespoir qu'on abuse.

Vous voulez qu'on raisonne: Hébien raisonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la question qu'on agite, j'y consens. Cherchons la vérité paisiblement, tranquillement. Discutons la proposition générale comme s'il s'agissoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de se la donner. Je ne veux pas faire un livre à son exemple & je ne suis pas fort content du sien; mais j'espere imiter son sang-froid dans cette discussion.

J'ai longtems médité sur ce grave sujet. Vous devez le savoir, car vous connoissez mon sort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale. Chercher son bien & fuir son mal

en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature. Quand votre vie est un mal pour nous & n'est un bien pour personne il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je pense que c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de la renverser, il n'y a point d'action humaine dont on ne put faire un crime.

Que disent là-dessus nos Sophistes ? Premierement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la cangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature, & il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette regle ne vous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes ?

Cette objection si peu solide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Le congé n'est-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place,

place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voila la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement Dieu ne m'ordonne pas de quiter la vie, il me l'ôte: c'est en me la rendant insupportable qu'il m'ordonne de la quiter. Dans le premier cas, je resiste de toute ma force, dans le second j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens assés injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme si l'on vouloit se soustraire à ses loix? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps? Est-il quelque lieu dans l'univers où quelque être existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne? Non, sa justice & sa bonté font mon espoir, & si je croyois que la mort put me soustraire à sa puissance, je ne voudrois plus mourir.

C'est un des Sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, pour t'avoir injustement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient on plus à Dieu quand on est mort? Ce n'est point cela du tout, mais il faloit dire; si tu charges ton esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quité cet habit pour mieux faire son service? La grande erreur est de donner

ner trop d'importance à la vie ; comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fut plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux notres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incomode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne sont point de bonne foi. Absurdes & cruels dans leurs raisonnemens, ils aggravent le prétendu crime comme si l'on s'ôtoit l'existence, & le punissent, comme si l'on existoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très légerement & comme en passant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord il les eut médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique ; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucúne bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lût par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quita la terre.

Ces mêmes Sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal ? En considérant cette foule d'erreurs de tourmens & de vices dont elle est remplie, on feroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien ? Le crime assiege sans cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proye du

méchant

méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voila son sort dans ce monde; mal faire & souffrir, voila celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux, ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord; c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustaire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au dedans de nous-même, de nous élever aux sublimes contemplations; & si nos passions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscretement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantissent pour ainsi dire leur existence à force de l'étendre sur la terre; ils aggravent le poids de leurs attachemens; ils n'ont point de jouïssances qui ne leur préparent mille ameres privations: plus ils sentent & plus ils souffrent: plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

Mais qu'en général, ce soit si l'on veut un bien pour l'homme de ramper tristement sur la terre, j'y consens; je ne prétens pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord,

accord, ni faire un vaste tombeau du monde. Il est, il est des infortunés trop privilégiés pour suivre la route commune, & pour qui le desespoir & les ameres douleurs sont le passeport de la nature. C'est à ceux-là qu'il seroit aussi insensé de croire que leur vie est un bien, qu'il l'étoit au Sophiste Possidonius tourmenté de la goute de nier qu'elle fut un mal. Tant qu'il nous est bon de vivre nous le desirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce desir : car nous avons tous reçu de la nature une très grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les miseres de la condition humaine. On supporte longtems une vie pénible & douloureuse avant de se resoudre à la quiter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse éxactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très certainement au moins qu'elle est un mal longtems avant de nous le paroitre, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui se donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire ! Qu'Arrie, Epo-

Eponine, Lucrece soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zele & faisoit frémir les Tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour, dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes, & qu'ils sont intrépides la plume à la main ! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus longtems la peine de vivre ; quand un tison brulant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez vous si vîte ? Quoi ! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu ! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter la vie ? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage ?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort ressemble à celui qui aime mieux laisser envénimer une playe que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Vien, respectable Pari-

ſot, (*) coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traitter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de diſpoſer de lui-même, mais en revanche combien en eſt-il qui l'ordonnent? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe dévouent à leur devoir quoiqu'il arrive; que mille autres rélations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépends d'une foule de miſérables une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le ſauvage décrepit à ſon fils qui le porte & fléchit ſous le poids; les ennemis ſont là; va combattre avec tes freres, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la miſere, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien; celui que le Ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſ-

(*) Chirurgien de Lion, homme d'honneur, bon Citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ſes bienfaits.

tence

tence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quiter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité ?

Pesez ces considérations, Milord ; rassemblez toutes ces raisons & vous trouverez qu'elles se réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goute & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main ? S'il est pénible de mourir, qu'est-ce à dire ? Les drogues font-elles plaisir à prendre ? Combien de gens preferent la mort à la medécine ?, Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remédes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal être ; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel ; si nous regardons à la repugnance, il y en a également des deux côtés ; si nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? à quelle douleur veut on se soustaire qui ne nous vienne pas de sa main ? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement resister ? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est homme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoique nous fassions pouvons-nous jamais

les enfreindre. Non Milord, la vocation de l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre can deur; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jeſus Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'apuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combattu ; de ſorte que les fidelles qui croyent en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation ; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus ; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe ſeroit-il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire

duire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eut voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'ensuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moyse qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice; les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis, d'ailleurs, un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoye; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de miseres, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui! C'est de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, & marque au profit de l'autre vie la résignation dans celle ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & si quelqu'un montre assés d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou

qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc sans scrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en restera que trop à souffrir encore. Délivrons-nous sans remords de la vie même, aussi tôt qu'elle est un mal pour nous ; puisqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offensons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un sacrifice à l'Etre Suprême, n'est-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impose par la voix de la raison, & versons paisiblement dans son sein notre ame qu'il redemande.

Tels sont les préceptes généraux que le bon sens dicte à tous les hommes & que la Religion autorise (*). Revenons à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez pas moins que moi ; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté.

* L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit ! Raisonne-t-on si paisiblement sur une question pareille, quand on l'examine pour soi ? La lettre est-elle fabriquée, ou l'auteur ne veut-il qu'être réfuté ? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui semble autoriser le sien. Robeck délibéra si posément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pesant, bien froid, & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous de préjugés de siecle & de nation. Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent ; tous les actes de courage sont autant de chimeres pour les ames foibles ; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu ?

meté. La vertu vous ſoutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me preſſez de ſouffrir : Milord, j'oſe vous preſſer de terminer vos ſouffrances, & je vous laiſſe à juger qui de nous eſt le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieilleſſe & les ans nous attachent baſſement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort ignominie & douleur un corps infirme & caſſé ? Nous ſommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir ; plus tard il ſe laiſſe en gémiſſant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je ſerois mort deſeſpéré ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quiter auſſi tôt qu'ils ſont rompus ! Je le ſens, Milord, nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans ? Que quitent-ils en ſortant du monde ! Ils s'en vont enſemble ; ils ne quitent rien.

LET.

LETTRE XXII.

Reponse.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je suis Anglois, je sais mourir ; car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vû la mort de près, et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire ; mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends tu ? Où est-elle ? qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voila ? Quels services puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide et impitoyable. Tu n'es pas un homme ; tu n'es rien ; et si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta Lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste, et je ne t'aimois pas seulement par goût mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé mainte-

maintenant dans les raiſonnemens de cette Lettre dont tu parois ſi content ? Un miſérable et perpétuel ſophiſme qui dans l'égarement de ta raiſon marque celui de ton cœur, et que je ne daignerois pas même relever ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, et la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps et ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir et mourir ? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point ; après quoi nous reprendons pié à pié ta Lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune ; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la regle qu'il preſcrit aux autres, et l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre ? La preuve en eſt ſinguliere ; c'eſt que tu as envie de mourir. Voila certes un argument fort commode pour les ſcélérats : Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'hor-

l'horreur du crime, dans le desir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrois bien savoir si tu as commencé ? Quoi ? fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tache pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai séduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assés vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagere, mais son raport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je

n'aye pas demêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ! Croi-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voila forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis ; la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras ; la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brule pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne

s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait régarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus ; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens que nos chagrins ; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne put suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siecles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoiqu'il en soit ; puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs de corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remede, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quiter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déja plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables ? Est-il raisonable d'appliquer d'aussi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance & n'estime les

les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être preferé de la mort ou du tems? Attends & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront! Vain sophisme de la douleur! Bon-mot sans raison, sans justesse, & peut-être sans bonne-foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misere (*)! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir comme on scarifie une playe pour la faire cicatriser & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Pensez-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te

(*) Non, Milord, on ne termine pas ainsi sa misere, on y met le comble, on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination. Mais en ajoûtant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?

Ta mort ne fait de mal à personne? J'entends! mourir à nos dépends ne t'importe guere, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises; n'en est-il point de plus chers encore (*) qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assés aimé pour ne vouloir pas te survivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à sa premiere innocence? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement? & si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même? Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines? N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher? & ne saurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi?

Tu parles des devoirs du magistrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société à

(*) Des droits plus chers que ceux de l'amitié? Et c'est un sage qui le dit! mais ce prétendu sage étoit amoureux lui-même.

qui

qui lui doit sa conservation, tes talens, tes lumieres ; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de Citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, & qui veut maintenant le répandre en desespéré contre l'expresse deffense des loix ? Les loix, les loix, Jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'oses nommer des Romains ! Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant desespéré, & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maitresse ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire, ah tais-toi ! Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussiere, & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi tôt qu'elle leur étoit à charge. Regarde les beaux tems de la République, & cherche si tu y verras un seul Citoyen vertueux se délivrer ainsi du

poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eut point donné Posthumius pour que cette ressource lui fut permise aux fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de Généraux se laisserent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle, & à qui il en coutoit si peu de mourir? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les Loix furent anéanties & que l'Etat fut en proye à des Tirans, les Citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux, & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les Loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vit dans aucun d'eux le spectacle indigne, des vrais Citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta Patrie, en es-tu moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de

mourir

mourir tandis que tu dois l'ufage de ta vie à tes femblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites eft honteufe & furtive. C'eft un vol fait au genre humain. Avant de le quiter, rends lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ? Je fuis inutile au monde ? Philofophe d'un jour ! Ignores-tu que tu ne faurois faire un pas fur la terre fans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eft utile à l'humanité, par cela feul qu'il exifte ?

Ecoute-moi, jeune infenfé ; tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te refte au fond du cœur le moindre fentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en fortir, dis en toi-même, « Que je faffe encore une bonne action avant « que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à fecourir, quelque infortuné à confoler, quelque opprimé à deffendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abufer ni de ma bourfe ni de mon crédit : prends ; épuife mes biens, fais-moi riche. Si cette confidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, aprèsdemain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu n'es qu'un méchant.



LET-

LETTRE XXIII.

De Milord Edouard.

JE ne pourrai, mon cher, vous embrasser aujourd'hui, comme je l'avois espéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinsington. Le train de la Cour est qu'on y travaille beaucoup sans rien faire, & que toutes les affaires s'y succedent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des Ministres est d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop visible n'abrege pas ces délais. Vous savez que la Cour ne me convient guere; elle m'est encore plus insuportable depuis que nous vivons ensemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant, en causant avec ces empressés fainéans, il m'est venu une idée qui vous regarde, & sur laquelle je n'attends que votre aveu pour disposer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous souffrez à la fois du mal & de la résistance. Si vous voulez vivre & guerir; c'est moins parce que l'honneur & la raison l'exigent que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'est pas assés. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute chose, on

ne

ne réussit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raison seule ne vous rendra pas la raison. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous sortiez d'au-dedans de vous, & ce n'est que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il se présente pour cette épreuve une occasion qui n'est pas à dédaigner; il est question d'une entreprise grande, belle, & telle que bien des âges n'en voyent pas de semblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand spectacle qui puisse frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'observation trouvera dequoi se contenter. Vos fonctions seront honorables, elles n'exigeront, avec des talens que vous possédez, que du courage & de la santé. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendroit que mieux; enfin votre engagement ne sera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; parce que ce projet sur le point d'éclorre est pourtant encore un secret dont je ne suis pas le maître. J'ajouterai seulement que si vous négligez cette heureuse & rare occasion vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon Coureur, qui vous porte cette Lettre, de vous chercher où que vous soyez, & de ne point revenir sans votre réponse; car elle presse, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LET-

LETTRE XXIV.

Réponse.

FAites, Milord ; ordonnez de moi ; vous ne ferez desavoué sur rien. En attendant que je mérite de vous servir, au moins que je vous obéisse.

LETTRE XXV.

De Milord Edouard.

PUisque vous approuvez l'idée qui m'est venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer dequoi il s'agit, selon la permission que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous savez qu'on vient d'armer à Plimouth une Escadre de cinq Vaisseaux de guerre, & qu'elle est prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander est M. George Anson, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle est destinée pour la mer du Sud où elle doit se rendre par le détroit de Le Maire & en revenir par les Indes orientales. Ainsi vous voyez qu'il n'est pas question de moins que du tour du monde ; expédition qu'on estime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inscrire comme

comme volontaire ; mais pour vous donner plus de considération dans l'équipage j'y ai fait ajoûter un titre, & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement ; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere destination, je sais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (*) & vous présenter à M. Anson dans deux jours. En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'Instrumens & de Livres ; car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espere que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

LETTRE XXVI.

A Madame d'Orbe.

JE pars, chere & charmante Cousine, pour faire le tour du globe ; je vais chercher dans un autre hémisphere la paix dont je n'ai pû jouïr dans celui-ci. Insensé que je suis ! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur ; je vais chercher un azile au

(*) Je n'entends pas trop bien ceci. Kinsington n'étant qu'à un quart de lieues de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas ; cependant voila Milord Edouard forcé d'y passer je ne sais combien de jours.

monde

monde où je puisse être loin de vous ! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pere. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots ; dans trois jours, je ne verrai plus l'Europe ; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages ; dans trois ans peut-être . . . . qu'il seroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril est au fond de mon cœur : car quoiqu'il en soit de mon sort ; je l'ai résolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette Lettre en passant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoissez son ame, & vous devinerez aisément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne, jugez aussi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord ! vos yeux les reverront !

Votre amie a donc ainsi que vous le bonheur d'être mere ? Elle devoit donc l'être ? . . . . Ciel inexorable ! . . . . ô ma mere, pourquoi vous donna-t-il un fils dans sa colere ? . . . .

Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes Cousines. Adieu, Beautés incomparables. Adieu, pures & célestes ames. Adieu, tendres & inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existoit que pour partager entre vous, tous les sentimens de son ame, & qui cesse de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous.

vous. Si jamais .... j'entens le signal, & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein; puissai-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité!

Fin de la Troisieme Partie.



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME QUATRIEME.

LETTRES
DE DEUX AMANS,
Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

QUATRIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Madame de Wolmar

A Madame d'Orbe.

QUE tu tardes longtems à revenir ! Toutes ces allées & venues ne m'accomodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toûjours être, & qui pis est à t'en éloigner ! L'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même tems chez l'une & chez l'autre ?

Que faisons-nous, chere Cousine ? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer ! Les années se multiplient ; la jeunesse commence à fuir ; la vie s'écoule ; le bonheur passager qu'elle

offre est entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir! Te souvient-il du tems où nous étions encôre filles, de ces premiers tems si charmans & si doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous séparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous disions en nous embrassant tristement; Ah! si jamais nous disposons de nous, on ne nous verra plus séparées? Nous en disposons maintenant, & nous passons la moitié de l'année éloignée l'une de l'autre. Quoi! nous aimerions-nous moins? chere & tendre amie, nous le sentons toutes deux, combien le tems, l'habitude, & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indissoluble. Pour moi, ton absence me paroit de jour en jour plus insupportable, & je ne puis plus vivre un instant sans toi. Ce progrès de notre amitié est plus naturel qu'il ne semble; il a sa raison dans notre situation ainsi que dans nos caracteres. A mesure qu'on avance en âge tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, & l'on ne le replace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrêmités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste; & il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voila

Voilà ce qu'il me semble éprouver déja, quoique jeune encore. Ah ! ma chere, mon pauvre cœur a tant aimé ! Il s'est épuisé de si bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverses l'ont tellement absorbé qu'il n'y reste plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vue successivement fille, amie, amante, épouse, & mere. Tu sais si tous ces titres m'ont été chers ! Quelques-uns de ces liens sont détruits, d'autres sont relâchés. Ma mere, ma tendre mére n'est plus ; il ne me reste que des pleurs à donner à sa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux sentiment de la nature. L'amour est éteint, il l'est pour jamais, & c'est encore une place qui ne sera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chere moitié de toi-même, & qui méritoit si bien ta tendresse & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : Mais cet amour, ainsi que tous les autres a besoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans ? Nos enfans nous sont chers longtems avant qu'ils puissent le sentir & nous aimer à leur tour ; & cependant, on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende ! Mon mari m'entend ; mais il ne me répond pas assés à ma fantaisie ; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : sa tendresse pour eux est trop raisonnable ; j'en veux une plus vive & qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot, la maternité me rend

l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits Bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songes à mon éloignement pour toute dissimulation & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pese de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le revele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge & la crainte jusques dans les bras d'un époux, de n'oser ouvrir son cœur à celui qui le possede, & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ! faut-il déguiser mes plus secretes pensées & celer l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eut pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon cœur n'ose accepter aucun témoignage de son estime, ses

plus

plus tendres careſſes me font rougir, & toutes les marques de reſpect & de conſidération qu'il me donne ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe ; c'eſt une autre que moi qu'il honore. Ah s'il me connoiſſoit il ne me traitteroit pas ainſi ! Non, je ne puis ſupporter cet état affreux ; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeſſer ma faute & à mourir de douleur & de honte à ſes pieds.

Cependant les raiſons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne ſoit une raiſon de me taire. En conſidérant l'état paiſible & doux de ma famille, je ne penſe point ſans effroi qu'un ſeul mot y peut cauſer un déſordre irréparable. Après ſix ans paſſés dans une ſi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari ſi ſage & ſi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de ſon heureuſe épouſe, ni d'autre plaiſir que de voir regner dans ſa maiſon l'ordre & la paix ? Contriſterai-je par des troubles domeſtiques les vieux jours d'un pere que je vois ſi content, ſi charmé du bonheur de ſa fille & de ſon ami ? Expoſerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou ſcandaleuſe, à ſe voir les triſtes victimes de la diſcorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juſte indignation, agité par la jalouſie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs ? Je connois M. de Wolmar eſtimant

mant sa femme; que sais-je ce qu'il sera ne l'estimant plus? Peut-être n'est-il si modéré que parce que la passion qui domineroit dans son caractere n'a pas encore eu lieu de se développer. Peut-être sera-t il aussi violent dans l'emportement de la colere qu'il est doux & tranquille tant qu'il n'a nul sujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point aussi quelques-uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête & reguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeunesse, & faut-il m'exposer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis si long-tems? Je te l'avoue, ma Cousine, je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé; il m'humilie jusqu'au découragement, & je suis trop sensible à la honte pour en supporter l'idée sans retomber dans une sorte de désespoir. Le tems qui s'est écoulé depuis mon mariage est celui qu'il faut que j'envisage pour me rassurer. Mon état présent m'inspire une confiance que d'importuns souvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des sentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouse & de mere m'éleve l'ame & me soutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me semble que tout y respire la vertu; ils chassent de mon esprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence est la sauvegarde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui blesse l'honnêteté que j'ai peine à me croire la même qui put

l'ou-

l'oublier autrefois. Je me sens si loin de ce que j'étois, si sûre de ce que je suis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'est étranger & que je ne suis plus obligée de faire.

Voila l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flote sans cesse en ton absence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, résolu de n'en revenir qu'après avoir vû la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laisser l'embarras, & ne se fiant pas trop non plus, je pense, à notre zele à le poursuivre. Dans l'intervalle de son départ à son retour, je resterai seule avec mon mari, & je sens qu'il sera presque impossible que mon fatal secret ne m'échape. Quand nous avons du monde, tu sais que M. de Wolmar quite souvent la compagnie & fait volontiers seul des promenades aux environs; il cause avec les paysans; il s'informe de leur situation; il examine l'état de leurs terres; il les aide au besoin de sa bourse & de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promene qu'avec moi; il quite peu sa femme & ses enfans, & se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autorise,

torise, reviens & fais de moins longues absences ; ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reste importe assés pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement néceſſaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari, mais surtout quand je suis seule avec ta pauvre Julie, & la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce, & que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures ; non, il est guéri je le sens, j'en suis très sûre, j'ose me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains ; c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel ; on s'attendrit par reminiscence ; on a honte de se sentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir ; l'amour n'y a plus de part ; il ne m'est plus rien ; mais je pleure les maux qu'il a causés ; je pleure le sort d'un homme estimable que des veux indiscretement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! sans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le desespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eut donné de ses nouvelles ; Près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est a souffert mille desastres, qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages, que pleusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus. Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres.

La

La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ma chere! Quelle ame c'étoit que la sienne! . . . . comme il savoit aimer! . . . . il méritoit de vivre . . . . il aura présenté devant le souverain juge une ame foible, mais saine & aimant la vertu . . . . Je m'efforce en vain de chasser ces tristes idées; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les regler, ton amie a besoin de tes soins; & puisque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

Regarde que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi! Plus sage & plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton cœur sent-il moins le même besoin? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne; car malgré ta dissimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour; c'est que ta douleur est toujours concentrée & solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi; je ne blâme point tes regrets; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses

 d'honorer

d'honorer la mémoire d'un si tendre époux; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction! si tu y prens une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines?

Voila, ma chere, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris & je n'en changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux rustiques, & l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'est de déménager avec toute une fa-

mille,

mille, & combien ce feroit abufer de la complaifance de mon pere de le tranfplanter fi fouvent. Hébien, fi tu ne veux pas quiter ton ménage & venir gouverner le mien, je fuis réfolue à prendre une maifon à Laufanne où nous irons nous demeurer avec toi. Arrange-toi là deffus ; tout le veut ; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur confervé, ma raifon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout ; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rapelle, & fans toi je ne fuis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutelaire ; viens conferver ton ouvrage, viens jouïr de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir ; tu veilleras fur l'éducation de mes fils, je veillerai fur celle de ta fille ; nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaifirs. Nous éleverons nos cœurs enfemble à celui qui purifia le mien par tes foins, & n'ayant plus rien à defirer en ce monde nous attendrons en paix l'autre vie dans le fein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

Réponse.

MON Dieu, Cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir ! Charmante prêcheuse ! .... charmante, en vérité. Mais prêcheuse pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres peu de nouvelles. L'architecte Athénien ! .... ce beau diseur ! .... tu sais bien .... dans ton vieux Plutarque .... Pompeuses descriptions, superbe temple ! .... quand il a tout dit, l'autre vient ; un homme uni ; l'air simple, grave & posé .... comme qui diroit, ta Cousine Claire. .... D'une voix creuse, lente, & même un peu nasale .... *ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant, nous sommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions ; & puis, que je t'étois nécessaire ; & puis, que tu me l'étois aussi ; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y falloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule ? Sans mentir tu es une éloquente personne ! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis, que tu méditois cette sublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non seulement, je résolus dès lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé d'abord par plaisanterie me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assés de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses; ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un portefeuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille, & leur bien, c'est-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'est desormais son affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle pas.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exé-

cuter. Or devine qui je choisis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoitrois-tu point? Mon mari, Cousine? Oui, ton mari, Cousine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un sécret qu'il lui importe de ne pas savoir, est celui qui t'en a tu taire un qu'il t'eut été si doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai sujet de tous ces entretiens mistérieux dont tu nous faisois si comiquement la guerre. Tu vois comme ils sont dissimulés, ces maris. N'est il pas bien plaisant que ce soient eux qui nous accusent de dissimulation? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ses sentimens qu'à mésure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable, je voulois que quand tu lui proposerois notre réunion, il ne parut pas fort approuver cet empressement, & se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici, "Petite Cousine, je connois Julie . . . . je la connois bien . . . . mieux qu'elle ne croit, peut-être. Son cœur est trop honnête pour qu'on doive resister à rien de ce qu'elle desire, & trop sensible pour qu'on le puisse sans l'affliger. Depuis cinq ans que nous sommes unis, je ne crois pas qu'elle ait reçu de moi le moindre chagrin; j'espere mourir sans lui en avoir jamais fait aucun." Cousine, songes y bien: voila

quel

quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscretement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiedir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de secondes noces, & que je t'aimois mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échape. Je te devine, je te pénetre; je perce jusqu'au plus profond de ton ame, & c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon, qui te faisoit si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rolle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne fais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persifler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout à fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtems, & tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eut dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achette la liberté que par l'esclavage, & il faut commencer par être ser-

vante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme & m'aimoit si tendrement que je l'aimai sincerement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue & détruisit les impressions que m'en avoit laissé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois désolé; & je sens qu'il falloit un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois tu que c'est de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une passion mal réglée. Je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que ta vie, peut-être un reste de gaité ne m'eut-il pas tout à fait abandonnée: mais la tristesse & l'effroi pénétrerent mon ame, & jusqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joye. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon cœur, & je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

Voila comment s'est passé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge si depuis que

Dieu

Dieu me l'a ôté, je pourrois espérer d'en retrouver un autre qui fut autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher? Non, Cousine, le mariage est un état trop grave; sa dignité ne va point avec mon humeur; elle m'attriste & me sied mal; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans, sept petites fois à mon aise! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt huit ans. Je me trouve une petite veuve assés piquante, assés mariable encore, & je crois que si j'étois homme, je m'accomoderois assés de moi. Mais me remarier, Cousine! Ecoute; je pleure bien sincerement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déja pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les éxécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croitre avec mon zele à les surmonter. Mais mon zele sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espére me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il réste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'est à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y trouver des vestiges de celui qui me la rendoit chere. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse & de la bonté

de son cœur ; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému ? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur mon humeur ? Si je pleure en ton absence, & si je ris près de toi, d'où vient cette différence ? Petite ingrate, c'est que tu me consoles de tout, & que je ne sais plus m'affliger de rien quand je te possede.

Tu as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur ; c'est de te chérir quoique tu m'éclipses. Ma Julie, tu es faite pour regner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, & je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il, Cousine ? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous est également chere, nos talens sont les mêmes ; j'ai presque autant d'esprit que toi, & ne suis gueres moins jolie. Je sais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en imposes, tu me subjugues, tu m'atterres, ton génie écrase le mien, & je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'ascendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foiblesse que je blâmois me sembloit presque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems-là même, je ne t'abordois point sans un certain mouvement de respect involontaire,

& il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta servante. Explique si tu peux cette énigme ; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainsi dire un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puis qu'ils ne l'auroient point eu sans lui. Je t'ai rendu d'importans services, j'en conviens ; tu m'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point ; sans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi ? Est-il possible de te voir longtems sans se sentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié ? Ne sais-tu pas que tout ce qui t'approche est par toi-même armé pour ta deffense, & que je n'ai par dessus les autres que l'avantage des gardes de Sesostris, d'être de ton âge & de ton sexe, & d'avoir été élevée avec toi ? Quoiqu'il en soit, Claire se console de valoir moins que Julie, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore ; & puis, à te dire la vérité, je crois que nous avions grand besoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup si le sort nous eut séparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'est le risque de ton secret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Considere je t'en conjure que ce qui te porte à le garder est une raison forte & solide, & que ce qui te porte à le reveler n'est qu'un senti-

ment aveugle. Nos soupçons mêmes que ce secret n'en est plus un pour celui qu'il intéresse, nous font une raison de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonspection. Peut-être la reserve de ton mari est-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres il y a souvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on est forcé de savoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes pressentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fut plus, le meilleur parti qui resteroit à prendre seroit de laisser son histoire & tes malheurs ensévelis avec lui. S'il vit, comme je l'espere, le cas peut devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas se présente. En tout état de cause crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conseils d'un infortuné dont tous les maux sont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la solitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les sache très mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive ; j'en augure d'autant mieux du présent, & tu le serois bien moins s'il te restoit plus de sujet de l'être. Mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A présent que tes affections ont changé d'espece, crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raison. Milord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, & m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déja passé les dangers dont tu parles. Tu sais celà aussi bien que moi & tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce

que

que tu ne fais pas & qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est a été vû il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faisant voile en Europe. Voila ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, selon sa coutume de m'instruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des siennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne serons pas longtems sans recevoir des nouvelles de notre philosophe, & que tu en feras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il est en vie. Mais, Dieu-merci, tu n'en es plus là.

Deh! fosse or qui quel miser pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver lasso!

Voila ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la premiere, & que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prens donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre que d'avoir encore à se séparer.

Hébien, belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe est-il complet? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, & qu'on reconnoisse humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (*).

(*) Que cette bonne Suissesse est heureuse d'être gaye quand elle est gaye, sans esprit, sans naïveté, sans finesse! Elle ne se doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire passer la bonne humeur. Elle ne sait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour soi mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

LET-

LETTRE III.

A Madame d'Orbe.

MA Cousine, ma Bienfaitrice, mon amie; j'arrive des extrémités de la terre, & j'en raporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémisphères; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diametre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échaper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image plus vîte que la mer & les vents, nous suit au bout de l'univers, & partout où l'on se porte avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas, ils mettoient un si grand prix à la vie! & moi je leur ai survécu .... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre; les miseres de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois; je suis mal ici, mais il est un coin sur la terre où je suis heureux & paisible, & je me dédomageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois sur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances, Milord Edouard m'apprend que vous jouissez toutes deux de la paix & de la santé, & que si vous, en particulier, avez perdu le doux titre

d'épouse,

d'épouse, il vous reste ceux d'amie & de mere, qui doivent suffire à votre bonheur.

Je suis trop pressé de vous envoyer cette Lettre pour vous faire à présent un détail de mon voyage. J'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légere idée, plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler, & suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le Commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vû d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont ils ont fait un desert pour s'en assurer l'empire. J'ai vû les côtes du Brésil où Lisbonne & Londres puisent leurs trésors, & dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or & les diamans sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioso sotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e 'l vento infido.

J'ai vû de loin le séjour de ces prétendus géants (*) qui ne sont grands qu'en courage, & dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple & frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une Isle déserte & délicieuse, douce & touchante image de l'antique

(*) Les Patagons.

beauté

beauté de la nature, & qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'azile à l'innocence & à l'amour persécutés : mais l'avide Européen suit son humeur farouche en empêchant l'Indien paisible de l'habiter, & se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vû sur les rives du Mexique & du Pérou le même spectacle que dans le Brésil : j'en ai vû les rares & infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers d'opprobres & de miseres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vû l'incendie affreux d'une ville entiere sans résistance & sans deffenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les Peuples savans, humains & polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit ; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai cotoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique ; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cent lieues de côte & la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un Hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vû la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'Univers, soumise à une poignée de brigands ; j'ai vû de près ce peuple célebre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proye au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai

trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit suns aucun génie, abondant en signes & stérile en idées ; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon ; qui met tous les devoirs en étiquetes, toute la morale en simagrées, & ne connoit d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point ; ne suis-je pas desormais par tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vû dans le vaste Océan où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eut été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vû vomir l'un contre l'autre le fer & les flames. Dans un combat assés court j'ai vû l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joye des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin ; je l'ai reçu, mais en dépot, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vû l'Europe transportée à l'extrémité de l'Affrique, par les soins de ce peuple avare patient, &

& laborieux qui a vaincu par le tems & la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vû ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vû dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier dont l'exemple & la liberté rétablissoient à mes yeux l'honneur de mon espece, pour lesquels la douleur & la mort ne sont rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vû dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand homme, & pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomston : Mais ce que je n'ai point vû dans le monde entier ; c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puisse consoler de leur perte un cœur qui sût les aimer.

Comment vous parler de ma guérison ? C'est de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus sage que je ne suis parti ? J'ose le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur ; vous savez s'il est possible qu'elle s'en efface ; mais son empire est plus digne d'elle, & si je ne me fais pas illusion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le votre. Oui ma Cousine, il me semble que sa vertu m'a subjugué, que je ne suis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais

plus

plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt, il me semble que mes sentimens ne se sont pas affoiblis mais rectifiés ; & avec quelque soin que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincere & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut ? & comment me réprésenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoique vous pensiez, peut-être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au-moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger vous mériteriez de n'être pas obéie ! mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage, qui daigna m'aimer dès sa plus tendre jeunesse, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (*). Non, non

(*) Que lui doit il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de sa vie ? Malheureux questionneur ! Il lui doit l'honneur, la vertu le repos de celle qu'il aime ; il lui doit tout.

char-

charmante amie, un si cruel refus ne seroit ni de vous ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma misere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle, Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroitre. Elle a déploré si longtems l'ouvrage de ses charmes, ah qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu !

P. S. Milord Edouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires ; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devants pour être plutôt auprès de vous ?

LETTRE IV.

De Monsieur de Wolmar.

QUoique nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa maison. L'innocence & la paix y regnent ; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance. Consultez votre coeur, s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez sans crainte. Vous ne partirez point d'ici sans y laisser un ami. *Wolmar.*

P. S. Venez, mon ami ; nous vous attendons avec empressement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

De Madame d'Orbe

Et dans laquelle étoit incluse la précédente.

BIen arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétens que ce nom (*) vous demeure, au moins dans notre société. C'est, je crois, vous dire assez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vous. En voyant par la Lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur coeur des chagrins qu'ils partagent quand la raison les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils ; il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

(*) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage. Voy. III. Partie, Lettre XIV.

Venez donc, mon aimable ami, dans la ſécurité d'un cœur honnête ſatisfaire l'empreſſement que nous avons tous de vous embraſſer & de vous voir paiſible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délaſſer de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez ſoufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrémité; mais à préſent qu'elle ſe porte bien & que je ſuis redevenue fille, me voilà tout auſſi folle & preſque auſſi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien ſûr, c'eſt que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne ſaurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranſporté, ne peut ſe contenir au dedans de moi; il a beſoin de s'épancher. Vous qui l'avez ſi ſouvent garanti du déſeſpoir, ſoyez le cher dépoſitaire des premiers plaiſirs qu'il ait goûtés depuis ſi longtems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu ſa voix; ſes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joye à me voir; elle m'a appellé ſon ami, ſon cher

cher ami; elle m'a reçu dans ſa maiſon; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle ſous un même toit, & maintenant que je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle!

Mes idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder; elles ſe préſentent toutes enſemble; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une ſi longue abſence m'étois-je livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur en embraſſant mon ami mon libérateur & mon pere, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fites deſirer dans l'eſpoir de m'y ſoulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer ſitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me propoſâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrit d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes, ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une choſe à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de ſa premiere jeuneſſe. J'avois toujours vû ſes beaux yeux animés du feu qu'elle m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des

des garants de mon bonheur ; son amour & le mien se mêloient tellement avec sa figure que je ne pouvois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie indifférente ! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole ; elle s'en trouvoit changée ; à quel point le pouvoit-elle être ? Mon imagination me refusoit opiniâtrement des taches sur ce charmant visage, & sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit passer si vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le coeur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où elle n'est pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas ! ce lieu seul est habité ; tout le reste de l'univers est vuide.

Plus j'approchois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Geneve, fut un instant d'extase & de ravissement. La vue de

mon

mon pays, de ce pays si chéri où des torrens de plaisirs avoient inondé mon cœur ; l'air des Alpes si salutaire & si pur ; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'orient ; cette terre riche & fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aspect d'un peuple heureux & libre ; la douceur de la saison, la sérénité du climat ; mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les sentimens que j'avois goûtés ; tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la jouïssance de ma vie entiere.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resserroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la ville ; il ralentissoit mon empressement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence que j'avois fait jusques là de ma lenteur. En entrant à Vevai la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me réjouïs de ce qui m'eut désolé dans un autre tems ; mais j'ap-

 pris

pris avec un vrai chagrin que Madame d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impossible d'avaler un seul morceau ; je suffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie ; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus ; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le desespoir ; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroitre quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens tressaillir ; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord ! ô mon ami ! . . . je ne puis parler . . . . Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste, me rendent en un moment la con-

fianc

fiance le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie ; je petille de joye en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là ; je le ſavois, je le voyois ; mais qu'aurois-je pu voir ? Non, quand l'univers entier ſe fut réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eut environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le Ciel !

Cette premiere impétuoſité ſuſpendue, Madame de Wolmar me prit par la main, & ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré ; quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié qu'il aura deſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens ; mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remis ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver

enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajoûter à ſon éblouïſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques legeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité ; ſa contenance, non moins modeſte, eſt moins timide ; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes mêlées de tendreſſe & de honte ; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions nous dans le ſalon qu'elle diſparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord, c'étoient ſes enfans ! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déja ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aſpect ? Cela ne peut ni ſe dire ni ſe comprendre ; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle ! ô regrets ! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joye. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut ſi chere. Hélas ! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit

n'étoit plus rien, & mes pertes sembloient se multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voila les enfans de votre amie; ils seront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Aussitôt ces deux petites créatures s'empresserent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes caresses tournerent vers l'attendrissement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les pressant contre ce cœur agité; chers & aimables enfans, dis-je avec un soupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puissiez vous ressembler à ceux de qui vous tenez la vie; puissiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les votres la consolation de leurs amis infortunés. Madame de Wolmar enchantée me sauta au cou une seconde fois & sembloit me vouloir payer par ses caresses de celles que je faisois à ses deux fils. Mais quelle différence du premier embrassement à celui là! Je l'éprouvai avec surprise. C'étoit une mere de famille que j'embrassois; je la voyois environnée de son Epoux & de ses enfans; ce cortege m'en imposoit. Je trouvois sur son visage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord; je me sentois forcé de lui porter une nouvelle sorte de respect; sa familiarité m'étoit presque à charge; quelque belle qu'elle me parut j'aurois baisé le bord de sa robe de meilleur cœur que sa joue: Dès cet instant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voila, me dit-il en y entrant, votre appartement; il n'est point celui d'un étranger, il ne sera plus celui d'un autre, & desormais il restera vuide ou occupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable! mais je ne le méritois pas encore assés pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise, & prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à son enfant, & me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé; je n'oublierai point que j'ai la sienne & la votre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur se resserre à ses bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer soit le mari de Julie?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Madame de Wolmar, son mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je restai seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire? comment débuter? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, & des tems si présens à ma mémoire? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en souciasse plus? Quel supplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de son cœur! Quelle infamie

d'abuser

d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre ! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au visage ; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eut gênée en rien. Elle conserva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler sur le même ton ; seulement, je crus voir qu'elle essayoit d'y mettre encore plus de gaité & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, maix doux & affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer & à sortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en savoir les détails ; ceux, surtout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, disoit-elle, que son amitié m'en devoit le dédomagement. Ah Julie ! lui dis-je avec tristesse, il n'y a qu'un moment que je suis avec vous ; voulez vous déja me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une rélation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empressement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire sans lui retracer les peines que j'avois souffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle commença d'un ton plus sérieux à entrer dans sa propre

justification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de son discours, & ce qui me confondit, c'est qu'elle le continua en sa présence exactement comme s'il n'y eut pas été. Il ne pût s'empêcher de sourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit ; vous voyez un exemple de la franchise qui regne ici. Si vous voulez sincerement être vertueux, aprenez à l'imiter : c'est la seule priere & la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes & quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fut construite de maniere qu'on vit ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant ; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ; traitez-la toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi comme si je n'y étois pas ; voila tout ce que je vous demande. Si vous préferez le dernier parti, vous le pouvez sans inquiétude ; car comme je me reserve le droit de

vous-

vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé: mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi que j'y étois déja presque accoutumé. Nous recommençames à causer paisiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant; dans l'entretien de tout à l'heure disiez-vous *Madame*? Non, dis je un peu déconcerté; mais la bienséance.... la bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice; où la vertu regne, elle est inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma présence, ou *Madame* en particulier; cela m'est indifférent. Je commençai de connoitre alors à quel homme j'avois à faire, & je résolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vû de lui.

Mon corps épuisé de fatigue avoit grand besoin de nourriture, & mon esprit de repos; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte; rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce & précieuse innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir!

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maitres de la maison; je les y vis entrer ensemble; je gagnai tristement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voila, Milord, comment s'est passée cette premiere entrevue, desirée si passionnément, & si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul; je me suis efforcé de sonder mon cœur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'est impossible de juger sitôt de mon véritable état. Tout ce que je sais très certainement c'est que si mes sentimens pour elle n'ont pas changé d'espèce, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aspire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le desirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vû sa cousine; cette aimable & chere amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon amitié, mes soins, ma reconnoissance, & tous les sentimens dont mon cœur est resté le maitre. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis & je veux m'observer de près. Je sais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison; je l'ai résolu, je le jure; si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LET-

LETTRE VII.

De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une espece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné (*) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de longtems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vit séparément les inséparables!

En vérité, ma Cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fachée aujourd'hui de ne l'avoir pas vû; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi; mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue & de ce que j'éprouvois jadis

(*) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois guere imaginé possible, à bien des égards, il me paroit changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire & peut-être la sécrette honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi je ne sais quelle contenance servile & basse dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime, il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se faire tort ni de me faire affront en louant les choses louables, & l'on sent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & sûr de lui-même, qui tire de son propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve aussi que l'usage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il est moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup observé, moins pressé d'établir des propositions universelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'esprit de systêmes; de sorte

qu'il

qu'il est devenu moins brillant & plus raisonnable; & qu'on s'instruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'est plus si savant.

Sa figure est changée aussi & n'est pas moins bien; sa démarche est plus assurée; sa contenance est plus libre; son port est plus fier, il a rapporté de ses campagnes un certain air martial qui lui sied d'autant mieux, que son geste vif & prompt quand il s'anime, est d'ailleurs plus grave & plus posé qu'autrefois. C'est un marin dont l'attitude est flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans passés, son visage est celui de l'homme dans sa perfection & joint au feu de la jeunesse la majesté de l'âge mur. Son teint n'est pas reconnoissable; il est noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chere, il te faut tout dire: ces marques me font quelque peine à regarder, & je me surprens souvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, quelle différence dans la maniere aussi bien que dans le motif! Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble que nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Chacun sent, pour ainsi dire, quand c'est le tour de l'autre, & détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir quoique l'émotion n'y soit plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, & qu'on aime si purement

ment aujourd'hui ? Qui sait si l'amour propre ne cherche point à justifier les erreurs passées ? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime pas encore à se dire ; je n'avois pas trop mal choisi ? Quoiqu'il en soit, je te le répéte sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens, je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quand à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime ; je m'honore à mon tour de la sienne, & mériterai de la conserver. Ah ! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi ; Cousine, tu connoitrois que je lui suis encore chere !

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage, & qu'il en pense par lui-même depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux soirs, en se félicitant du parti qu'il a pris & me faisant la guerre de ma résistance. Non, me disoit-il hier, nous ne laisserons point un si honnête homme en doute sur lui-même ; nous lui apprendrons à mieux compter sur sa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne pensez du fruit des soins que nous allons prendre. Quant à présent, je commence déja par vous dire que son caractere me plait, & que je l'estime surtout par un côté dont il ne se doute gueres, savoir la froideur qu'il

a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inspire ; je ne saurois vous dire combien je craignois d'en être caressé. C'étoit la premiere épreuve que je lui destinois ; il doit s'en présenter une seconde (*) sur laquelle je l'observerai ; après quoi je ne l'observerai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractere : Car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon pere, quoiqu'il y eût un si grand intérêt, & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource, & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle, fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quand à moi qui n'ai ni sistêmes ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne : Mais je lui ai ravi son bien, il ne me le pardonnera pas sitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il sera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me caressoit à présent, il seroit un fourbe ; s'il ne me caressoit jamais, il seroit un monstre.

Voila, ma Claire, à quoi nous en sommes, & je commence à croire que le ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaisantes de mon mari. Mais je suis bien bonne

(*) La Lettre où il étoit question de cette seconde épreuve, a été supprimée ; mais j'aurai soin d'en parler dans l'occasion.

d'entrer

d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaisir à m'entretenir avec toi ; j'ai résolu de ne te plus rien dire; & si tu veux en savoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il sut essuyer mes pleurs & dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu l'as assez raisonnablement conjecturé, soit qu'en effet il fut touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le répentir ; non seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, & vouloir me dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a couté. Ma Cousine, tu connois mon cœur ; juges de l'impression qu'y fait une pareille conduite !

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maitre, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je pusse employer ; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette maniere ;

maniere, & si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot ; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre, il s'est moqué de moi, & n'a pas eû la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue ; étoit il séant d'en beaucoup parler, pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hébien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux ; le mariage est un état trop austere & trop grave, pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matieres. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en soient moins douces

en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin tel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere ; & si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne serez à votre aise ni avec l'un, ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt autant que pour le votre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déja la juste honte de me louer en ma présence ? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher; à moi, celui de penser que dans vos plus secrets entretiens vous aimez à penser bien de lui. Julie ! Julie ! a-t-il ajoûté en me serrant la main, & me regardant avec bonté ; vous abaisserez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous estimer votre prix ?

Ma chere amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable ; mais je ne sais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye, il m'éleve au-dessus de moi-même, & je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE

LETTRE VIII.

Réponse.

COmment, Cousine ! notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique ? Ce n'est pas lui, je t'en avertis, que j'accuse de ce délai ; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi : mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliste comme moi, fasse les avances, & que toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu (*), qui a passé quatre fois sous le soleil & vu le pays des épices ! Mais tu me fais rire surtout quand tu te presses de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien savoir dequoi tu te mêles ? C'est mon métier de quereller ; j'y prens plaisir, je m'en acquite à merveilles, & cela me va très-bien : mais toi, tu y es gauche, on ne peut davantage, & ce n'est point du tout ton fait. En revanche, si tu savois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil suppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu passerois ta vie à demander pardon, sinon par devoir au moins par coquetterie.

(*) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

Quant

Quant à préfent, demandes moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre fon mari pour fon confident, & l'obligeante précaution pour une auffi fainte amitié que la nôtre ! Amie injufte, & femme pufillanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu fur la terre, fi tu te défies de tes fentimens & des miens ? Peux-tu, fans nous offenfer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds facrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la feule idée d'admettre un tiers dans les fecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aife avec toi ; mais fi je favois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaifir à t'écrire ; infenfiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réferve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expofoit ta fotte défiance, fi ton mari n'eût été plus fage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eut peut-être été moins content que tu n'efpérois, & moins que je ne le fuis moi-même, à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces fages contemplatifs qui ont paffé leur vie à l'étude du cœur humain, en favent moins fur les vrais fignes de l'amour, que la plus bornée des femmes fenfibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere eft employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apoftille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoftille, il y a dix ans, mon enfant, je ne fais comment tu aurois fait ; mais

l'ami y feroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obſervé l'attention que tu as miſe à examiner ſon hôte, & le plaiſir que tu prends à le décrire ; mais il mangeroit Ariſtote & Platon avant de ſavoir qu'on regarde ſon amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un ſang froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin, il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obſervés ſeroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te ſeront échappés. Quelque différent que ton hôte ſoit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore ; que ſi ton cœur n'avoit point changé tu le verrois toujours le même. Quoiqu'il en ſoit, tu détournes les yeux quand il te regarde ; c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, Couſine ? Tu ne les baiſſes donc plus ? car ſûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela ?

Une autre choſe très capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens ; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis ; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoît trop bien pour s'en allarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air

de

de l'amour ? Ecoute, Cousine, tout ce que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès sont sensibles & c'est beaucoup. Je ne comptois que sur ta vertu, & je commence à compter aussi sur ta raison : je regarde à présent ta guérison sinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as précisément assés fait pour te rendre inexcusable si tu n'achéves pas.

Avant d'être à ton apostille j'avois déja remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier en songeant qu'il seroit vû de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant il eut s'il se pouvoit redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eut pas été plus content de l'article. En général, ta lettre étoit très propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais, Cousine, souviens-t'en toujours, celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre ; tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence & combien j'ai d'affaires à la fois, tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma mai-

son

son sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver ; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt ? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe ; soit pour sonder & raffermir son cœur ; soit pour lui donner quelques avis utiles sur la maniere dont il doit se conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner, que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience, & jusqu'à ce que sa raison soit entierement libre, nous y devons suppléer. Pour moi, c'est un soin que je prendrai toujours avec plaisir ; car il a eu pour mes avis des déférences couteuses que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'est plus, que j'estime & que j'aime autant que lui. Je lui réserve aussi pour son compte le plaisir de me rendre ici quelques services. J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuses où j'aurai besoin à mon tour de ses lumieres & de ses soins. Au reste, je compte ne le garder que cinq ou six jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne

Ne manque donc pas, sitôt qu'il sera remis, de me l'envoyer, c'est-à-dire, de le laisser venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu sais bien que si je ris quand je pleure & n'en suis pas moins affligée, je ris aussi quand je gronde, & n'en suis pas moins en colére. Si tu es bien sage, & que tu fasses les choses de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir & très grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi, notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau de vie? Porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

De Claire à Julie.

Tiens, Cousine, voilà ton Esclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore: car ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fut prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer si tôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui

celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bienséances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion sans savoir pourquoi ; & tout ce qu'il y a de sur, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette reserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici ? Premierement il étoit avec moi, & je prétends que c'est déja beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit service dans mes affaires ; un ami ne s'ennuye point à cela. Une troisieme chose que tu as déja devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi, & si nous ôtions le tems qu'a duré cette causerie de celui qu'il a passé ici, tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler ? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta présence ; il faut qu'il s'observe incessamment ; la moindre indiscrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui fut cher, on se permet d'y songer encore. Si l'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocheroit on de l'avoir eu, tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voila, je pense un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommencé, pour ainsi dire, la carriere de ses anciennes amours. Sa premiere jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me

renouvelloit toutes ses confidences; il rappelloit ces tours heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente . . . . . . sans doute, il les embellissoit !

Il m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton; mais j'ai remarqué depuis longtems que personne ne peut ni te voir, ni penser à toi de sang froid; & si l'on joint au sentiment universel que ta vûe inspire, le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile & peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même: mais je puis te répondre au moins qu'il est pénetré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le passé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons

raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un transport d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voila, m'a-t-il dit d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine, le voila ce portrait, le seul bien qui me reste, & qu'on m'envie encore: Soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché & soulagé son cœur, il m'a paru assés tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le tems & la raison ne l'avoient pas fait changer de sistême, & qu'il bornoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à son caractere, & si digne de la reconnoissance qu'il doit à des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le silence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite assés singuliere de ton mari, & à d'autres indices, je soupçonne qu'il a sur notre ami quelque vue secrette qu'il ne dit pas. Laissons-le faire & fions-nous à sa sagesse. La maniere dont il s'y prend, prouve assés que si ma conjecture est juste, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de soins.

Tu n'as pas mal décrit sa figure & ses manieres, & c'est un signe assés favorable que tu l'ais observé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ses longues peines & l'habitude de les sentir ont rendu sa phisionomie encore plus intéressante qu'elle n'étoit autrefois ? Malgré ce que tu m'en avois écrit, je craignois de lui voir cette politesse maniérée, ces façons fingeresses qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui dans la foule des riens dont on y remplit une journée oisive, se piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas sur certaines ames, soit que l'air de la mer l'ait entierement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace ; & dans tout l'empressement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le desir de contenter son cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts, & s'est plaint que je la gâtois ; il s'est livré avec zele à mes affaires, & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux, qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre, qu'un pan de son habit galament étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le tirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles.

velles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bons airs (*). A table, je lui ai demandé souvent sa tabatiere qu'il n'appelle pas sa boëte; toujours il me l'a présentée avec la main, jamais sur une assiete comme un laquais; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au moins par repas, & je parie que s'il nous restoit cet hiver, nous le verrions, assis avec nous autour du feu, se chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, Cousine; mais montre moi un des nôtres fraichement venu de Paris qui ait conservé cette bonhommie. Au reste, il me semble que tu dois trouver notre philosophie empiré dans un seul point; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice, sans aller pourtant, je pense, jusqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave & plus sérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le-moi bien soigneusement jusqu'à mon arrivée. Il est précisément comme il me le faut, pour avoir le plaisir de le désoler tout le long du jour.

Admire ma discrétion; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu

(*) A Paris on se pique surtout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent & passent comme un éclair. Le savoir vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

avant que d'ouvrir ma lettre, & toi qui sais combien j'en suis idolâtre & combien j'ai raison de l'être ; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah, la pauvre petite ! au moment où tu lis ceci, elle est déja dans tes bras ; elle est plus heureuse que sa mere ; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle ; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas ! chere Cousine, ne m'as-tu pas déja toute entiere ? où tu es, où est ma fille, que manque-t-il encore de moi ? La voila, cette aimable enfant ; reçois-la comme tienne ; je te la cede, je te la donne ; je résigne en tes mains le pouvoir maternel ; corrige mes fautes, charge toi des soins dont je m'acquite si mal à ton gré ; sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta bru, & pour me la rendre plus chere encore, fais-en, s'il se peut, une autre Julie. Elle te ressemble déja de visage ; à son humeur, j'augure qu'elle sera grave & prêcheuse ; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés, tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma Cousine ; mais plus heureuse, elle aura moins de pleurs à verser & moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conservé le meilleur des peres ; qu'il eût été loin de gêner ses inclinations, & que nous serons loin de les gêner nous-mêmes ! Avec quel charme je les vois déja s'accorder avec nos projets ! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus se passer de son petit mali, & que c'est en partie pour cela que je te la renvoye ? J'eus hier avec elle une conversation dont notre ami se mouroit de rire. Premierement, elle n'a pas le moindre

moindre regret de me quitter, moi qui suis toute la journée sa très-humble servante, & ne puis résister à rien de ce qu'elle veut ; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite Maman par excellence, qu'on va chercher avec joye, & dont on aime mieux les refus que tous mes bons-bons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les transports que tu peux penser ; mais pour l'embarrasser, j'ajoutois que tu m'enverrois à sa place le petit mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi ; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali ? Non, dit-elle assez sechement. Non ? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ? Maman, ce sera la petite Maman. J'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh, la petite Maman ne veut jamais que la raison ! Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose ? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mali ? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas ? Autre sourire aussi malin que le premier. Parles franchement ; est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ? Non, Maman ; mais il est trop jeune pour vous..... Cousine, un enfant de sept ans !...... En vérité, si la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déja tourné.

Je m'amusai à la provoquer encore. Ma chere Henriette, lui dis-je en prenant mon sérieux,

je t'assure qu'il ne te convient pas non plus. [redacted]. C'est qu'il est trop étourdi pour toi. Oh Maman, n'est-ce que cela ? Je le rendrai sage. Et si par malheur il te rendoit folle ? Ah, ma bonne Maman, que j'aimerois à vous ressembler ! Me ressembler ! impertinente ? Oui, Maman : vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi ; hébien, moi, je serai folle de lui : voila tout.

Je sais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu sauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le justifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer seulement que ta fille aime déja bien son petit mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne sera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'ainesse. Aussi bien, je vois, par l'opposition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maison n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien aimée ; adieu ma chere inséparable ; compte que le tems approche, & que les vendanges ne se feront pas sans moi.

LET-

LETTRE X.

A Milord Edouard.

QUE de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines ! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Milord, que c'est un spectacle agréable & touchant que celui d'une maison simple & bien réglée, où régnent l'ordre, la paix, l'innocence ; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux personnes pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, & j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Madame d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux & si purs que j'apprends à goûter où je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maitres de la maison, & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espere, sur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour

avoir leur usage, & cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens. Vous la connoissez. Vous savez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressans, si elle doit m'être chere, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Madame de Wolmar en préfere avec raison le séjour à celui d'Étange, château magnifique & grand ; mais vieux, triste, incommode, & qui n'offre dans ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement ; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens & riches, ils en ont substitué de simples & de commodes. Tout y est agréable & riant ; tout y respire l'abondance & la propreté, rien n'y sent la richesse & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au dehors. La basse-cour a été aggrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, & une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine ; on en a fait du parterre un second, mais si propre & si bien entendu, que ce parterre ainsi travesti plait à l'oeil plus qu'auparavant.

vant.

vant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes meuriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers juſqu'au chemin à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par tout on a ſubſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique donne à cette maiſon un air champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joye & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

Leurs terres ne ſont pas affermées mais cultivées par leurs ſoins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens, & de leurs plaiſirs. La Baronie d'Etange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens eſt en vignes, qui ſont un objet conſidérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus ſenſible que dans les bleds; c'eſt encore une raiſon d'économie pour avoir préféré ce dernier ſéjour. Cependant ils vont preſque tous les ans faire les moiſſons à leur terre, & M. de Wolmar y va ſeul aſſés fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette ſurabondance de production donne dequoi la cultiver

mieux encore ; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité : moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées : C'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres, & les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée ; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voisins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, & de pouvoir compter sur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bénéficence, qu'on ne leur donne qu'autant qu'on est content d'eux, & il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit, vaut mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar

est intègre & sévère, & ne laisse jamais dégénérer en coutume & en abus, les institutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent & les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes & sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (*) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant ces huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice, rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance & du tems, peu de gens savent & veulent s'en servir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer & qui est plus propre à Madame de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquiter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie ne fut-ce que

(*) Petite monnoye du pays.

pour

pour un seul jour deviennent tous ses enfans ; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort ; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens ; elle se charge de mille soins pour eux, elle leur donne des conseils, elle accomode leurs différens, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractere par des paroles emmiellées & sans effet, mais par des services véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quitent tout à son moindre signe ; ils volent quand elle parle ; son seul regard anime leur zele, en sa présence ils sont contens, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup, sa douceur ses vertus font davantage. Ah Milord ! l'adorable & puissant empire que celui de la beauté bienfaisante !

Quant au service personnel des maitres, ils ont dans la maison huit domestiques, trois femmes & cinq hommes, sans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la basse-cour. Il n'arrive gueres qu'on soit mal servi par peu de domestiques ; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre son service, se croit chargé de celui des sept autres, & à leur accord, que tout se fait par un seul. On ne les voit jamais oisifs & desœuvrés jouer dans une antichambre ou poliçonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile ; ils aident à la basse-cour, au cellier, à la cuisine ; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on leur voit faire tout cela gaîment & avec plaisir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime

que

que j'ai vû regner à Paris & à Londres, de choisir des domestiques tout formés, c'est à dire des coquins déja tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maison qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maitres, & se font un métier de servir tout le monde, sans jamais s'attacher à personne. Il ne peut regner ni honnêteté ni fidélité ni zele au milieu de pareilles gens, & ce ramassis de canaille ruine le maitre & corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La premiere chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens, la seconde d'aimer leur maître, la troisieme de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maitre soit raisonnable & un domestique intelligent, la troisieme suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'est ici leur premier service, & ce sera sûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelque famille nombreuse & surchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bien-faits, de bonne santé & d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est à dire, des enfans de la maison, & l'on passe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de

patience

patience & de soin ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme, les maîtres ont si peu de fantaisie & d'humeur, & leurs domestiques les affectionnent si promptement, que cela est bientôt appris. Leur condition est douce; ils sentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laisse point amollir par l'oisiveté mere des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs & s'enorgueillissent de la servitude. Ils continuent de travailler comme ils faisoient dans la maison paternelle; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette sorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan que de supporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vû de maison où chacun fît mieux son service, & s'imaginât moins de servir.

C'est ainsi qu'en formant & dressant ses propres domestiques on n'a point à se faire cette objection si commune & si peu sensée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne serviront à d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant, en vous quitant ils sont fort bien de ne songer qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoissance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Madame de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroît fort bien entendu.

entendu. En commençant leur établissement ils ont cherché quel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à peu près selon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize; pour être mieux servis ils l'ont réduit à la moitié; de sorte qu'avec moins d'appareil, leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé les mêmes gens à les servir longtems. Un domestique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il seroit ainsi plus que double & l'entretien des domestiques seroit à peu près alors en raison du moyen des maitres: mais il ne faut pas être un grand algébriste pour voir que les fraix de cette augmentation sont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis durant vingt ans compenseroit & au delà ce surcroit de dépense. Vous sentez bien, Milord, que c'est un expédient sûr pour augmenter incessamment le soin des domestiques & se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établissement. Est il juste qu'un nouveau venu sans affection, & qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zele & la fidelité sont éprouvés par de longs services, & qui d'ailleurs approche en vieillissant du tems où il sera hors d'état de gagner sa vie? Au reste, cette derniere raison n'est pas ici de mise, & vous pouvez bien croire que des maitres aussi

humains

humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de maitres sans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieillesse ôtent les moyens de servir.

J'ai dans l'instant même un exemple assés frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenser les longs services de son Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le credit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & sans peine. Julie vient de recevoir là-dessus de ce vieux domestique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la supplie de le faire dispenser d'accepter cet emploi. " Je " suis âgé, " lui dit-il ; " j'ai perdu toute ma " famille ; je n'ai plus d'autres parens que mes " maîtres ; tout mon espoir est de finir paisible- " ment mes jours dans la maison où je les ai " passés . . . . . Madame, en vous tenant dans " mes bras à votre naissance, je demandois à " Dieu de tenir de même un jour vos enfans ; " il m'en a fait la grace ; ne me refusez pas " celle de les voir croitre & prospérer comme " vous . . . . moi qui suis accoutumé à vivre " dans une maison de paix, où en retrouverai- " je une semblable pour y reposer ma vieillesse ? " . . . . Ayez la charité d'écrire en ma faveur " à Monsieur le Baron. S'il est mécontent " de moi, qu'il me chasse & ne me donne point " d'emploi : mais si je l'ai fidelement servi du- " rant quarante ans, qu'il me laisse achever " mes jours à son service & au votre ; il ne " sauroit mieux me recompenser ". Il ne faut pas demander si Julie a écrit. Je vois qu'elle seroit aussi fâchée de perdre ce bon-homme qu'il

le feroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maitres si chéris à des peres & leurs domestiques à leurs enfans? Vous voyez que c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maison qu'un domestique ait demandé son congé. Il est même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le service est agréable & doux. Les meilleurs sujets en sont toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais besoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui sont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chasse*, on peut implorer l'intercession de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à sa priere; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, & il n'y a plus de grace à espérer. Cet accord est très bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colere; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grace, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même; on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service; ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme de chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisiniere. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue à qui Madame de Wolmar a appris la cuisine;

cuisine; car dans ce pays simple encore (*) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maisons les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme de chambre n'est plus Babi; on l'a renvoyée à Etange où elle est née; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'économe. Il y avoit longtems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere, quoiqu'elle eut plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a consenti, & Babi est partie. Cette femme est intelligente & fidelle, mais indiscrete & babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa maitresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiscretion vis à vis de quelque étranger, cet homme sage a sû l'employer de maniere à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Malgré l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son pere, & les votres, cette jeune femme si honnête & si sage n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misere, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance il a négligé

(*) Simple! Il a donc beaucoup changé.

son

son métier, & s'étant tout à fait dérangé il s'est enfui du pays, laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme de chambre, & je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très grand cas, & tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfans que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maitres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes: on regarde ici cet article comme très important. On n'y est point de l'avis de ces maitres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. On pense au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être longtems. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de chambre que sortent la plupart des desordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maitre-d'hôtel, il ne manque pas de la séduire aux dépends du maitre. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'est pas assés sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles

milles les plus opulentes. On veille donc à la sagesse & à la modestie des femmes, non seulement par des raisons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très bien entendu; car quoiqu'on en dise, nul ne remplit bien son devoir s'il ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui sussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne les gêne point ici par des loix positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais sans paroitre y songer on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entiérement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils sentent que dans une maison bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maitre, se soumet sans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un seroit, dit-elle, insupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle

qu'elle leur impose ; leurs amusemens ne different pas moins que leurs devoirs : en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations sont assés favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils se voyent les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée comme les Epoux de Lacédémone, que par un mélange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble ; chacun passe la nuit auprès de sa femme ; la séparation recommence avec le jour, & les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il est perverti l'on en voit encore des vestiges. En France où les hommes se sont soumis à vivre à la maniere des femmes, & à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement assises ou couchées sur leur chaise longue, vous voyez les hommes se lever, aller, venir, se rasseoir avec une inquietude continuelle ; un instinct machinal combattant sans cesse la contrainte où ils se mettent, & les poussant malgré eux à cette

vie

vie active & laborieuse que leur imposa la nature. C'est le seul peuple du monde où les hommes se tiennent de bout au spectacle, comme s'ils alloient se délasser au parterre d'avoir resté tout le jour assis au salon. Enfin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée & casaniere, que pour y mêler au moins quelque sorte d'activité ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar se soutient très bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres ; car leurs travaux sont si différens qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après dinée les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne ; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maitresse, & qui leur est agréable comme le seul moment où elles prennent l'air. Les hommes, assez exercés par le travail de la journée, n'ont guere envie de s'aller promener & se reposent en gardant la maison.

Tous les dimanches après le prêche du soir les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfans avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour à tour du consentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné

par elle, on cause, on chante, on joue au volant, aux onchêts, ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfans, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La colation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (*), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en est toujours exclus, & les hommes, qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (†) ne sont jamais de cette colation, où Julie manque assés rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette seule fois, & qu'elle l'avoit refusée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flatée, & si un laquais eut été bien venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître?

Je fis un goûter délicieux. Est il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me servit des grus, de la céracée (‡), des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon apétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une assiéte de crême, que votre estomac se fait honneur par

(*) Sorte de gateaux du pays.

(†) Appartement des femmes.

(‡) Laitages excellens qui se font sur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils soient connus sous ce nom au Jura; surtout vers l'autre extrémité du lac.

tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes, que de celui des Valaisans. Pas plus impunément, repris-je; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, & se mit à caresser ses enfans. C'en fut assés pour éveiller mes remords. Milord, ce fut là ma premiere indiscretion, & j'espere que ce sera la derniere.

Il regnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le cœur; je voyois sur tous les visages la même gaité & plus de franchise, peut être, que s'il s'y fut trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui regnoit entre les servantes & la maitresse ne faisoit qu'affermir le respect & l'autorité, & les services rendus & reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre interessant. Le laitage & le sucre sont un des goûts naturels du sexe & comme le simbole de l'innocence & de la douceur qui font son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire recherchent en général les saveurs fortes & les liqueurs spiritueuses; alimens plus convenables à la vie active & laborieuse que la nature leur demande; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & se confondre, c'est une marque presque infaillible du mélange desordonné des sexes. En effet j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où

es

les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux conservé. En général, je pense qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préférent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages sont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque chose de dur & qui tient de la barbarie. Le Suisse, naturellement froid, paisible & simple, mais violent & emporté dans la colere, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François souple & changeant, vit de tous les mets & se plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me servir d'exemple : car quoique sensuelle & gourmande dans ses repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le sel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà sa nourriture ordinaire, & sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle seroit une véritable Pitagoricienne.

Ce n'est rien de contenir les femmes si l'on ne contient aussi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, est plus difficile encore ; car l'attaque est en général plus vive que la deffense : c'est l'intention du conservateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domestiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oi-

ſiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur ſemble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maitres & pour eux mêmes, les rendent par mille défauts incapables du ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs ? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu ſans que jamais perſonne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maiſon eſt une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'eſt là que les gens de livrée, & ceux de la baſſe-cour ſe raſſemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en pluſieurs parties liées, non de l'argent, on ne le ſouffre pas, ni du vin, on leur en donne ; mais une miſe fournie par la libéralité des maitres. Cette miſe eſt toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur uſage. Le nombre des jeux eſt proportionné à la valeur de la miſe, en ſorte que quand cette miſe eſt un peu conſidérable, comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de ſoye, un chapeau fin, ou autre choſe ſemblable, on employe ordinairement pluſieurs ſéances à la diſputer. On ne s'en tient point à une ſeule eſpece de jeu, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte

porte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus longtems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maitre & la maitresse les honorent souvent de leur présence; on y amene quelquefois les enfans, des étrangers même y viennent attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maitres & du consentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leurs compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece de spectacle où les acteurs, animés par les regards du public préferent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en estiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils possédent, tout valets qu'ils sont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puérile en apparence & toujours dédaigné des esprits vulgaires, tandis que c'est le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens que sa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez vous que je regagne cette

fournie dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme, soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles, & leur préfere la liberté d'aller sous divers prétextes où bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très suspect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amusemens qui nous conservent de bons sujets, nous servent encore d'épreuve pour les choisir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domestiques pour le service de leurs personnes, de bons paysans pour cultiver leurs terres, de bons soldats pour la défense de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaisirs changent d'espece ainsi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maison, & même les voisins, hommes & femmes indiffé-

indifféremment, se rassemblent après le service dans une salle-basse où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux, & un violon qui les fait danser. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques instans, afin d'y maintenir par sa présence l'ordre & la modestie, & il n'est pas rare qu'elle y danse elle-même, fut-ce avec ses propres gens. Cette regle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la sévérité des mœurs protestantes. Je le dis à Julie ; & voici à peu près ce ce qu'elle me répondit.

La pure morale est si chargée de devoirs séveres que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépends de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille regles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout à fait exempts. Nos Gens d'Eglise, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de Prêtres, que notre Religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fut pas également une inspiration de la nature, & que ce fut un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public ; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans

le tête-à-tête (*). L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature; la nôtre seule, qui la suit & la rectifie, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajoûter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public, incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quand à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'importe-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs

(*) Dans ma Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, j'ai transcrit de celle-ci le morceau suivant, & quelques autres; mais comme alors je ne faisois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

cœurs

cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ? . . .

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui ? On élude une tirannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-têtes adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joye aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mistere n'habiterent longtems ensemble. Mon cher ami, me dit elle en me serrant la main comme pour me communiquer son repentir & faire passer dans mon cœur la pureté du sien ; qui doit mieux sentir que nous toute l'importance de cette maxime ? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous serions épargnés durant tant d'années, si tous deux aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions su prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête.

Encore un coup, continua Madame de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'est point dans les assemblées nombreuses où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où regnent le secret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des risques. C'est sur

ce principe, que quand mes domestiques des deux sexes se rassemblent, je suis bien aise qu'ils y soient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voisinage ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaisir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit; il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans est encore à marier; il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occasion d'un honnête établissement. Nous tâchons, dans ces petites assemblées, de leur procurer cette occasion sous nos yeux pour les aider à mieux choisir, & en travaillant ainsi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il restoit à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux passer condamnation sur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma Cousine a pour la danse; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute assemblée publique; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment; car quand j'ai bien dansé mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar,

toute

toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je fais cause qu'il vient au lieu où l'on danse ; ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maitre ; ils témoignent aussi de la joye à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

Voila, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de subordination, & comment elle & son mari pouvoient descendre & s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Asie servis dans leurs Palais avec plus de respect que ces bons maitres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de si promptement exécuté : Ils prient & l'on vole ; ils excusent & l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible ; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui sont à leurs yeux

autant

autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maitres, & les imitant grossierement ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance par l'air & le ton de leurs femmes de chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme de chambre une fois dépositaire du secret de sa maitresse lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, & décèle toutes ses maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose l'exemple des maitres est plus fort que leur autorité, & il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment & dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assés dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assés perdue pour n'être plus sensible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames se croyent fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre? Heureusement pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbéciles, & se flatant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent

gnent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maitres & valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroit être l'épreuve la plus sûre & la plus difficile de la vertu des maitres, & je me souviens, Milord, d'avoir bien pensé de la votre en Valais sans vous connoitre, simplement sur ce que parlant assés rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entr'eux autant de respect pour vous en votre absence, que si vous les eussiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre; cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de son valet; ce qui montre assés que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est surtout dans cette maison qu'on reconnoit la force de son empire dans le suffrage des domestiques. Suffrage d'autant plus sûr qu'il ne consiste point en de vains éloges, mais dans l'expression de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils éstiment communes à tous; mais ils louent Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les servent, & pour le soulagement des pauvres.

La servitude est si peu naturelle à l'homme qu'elle ne sauroit exister sans quelque mécontentement. Cependant on respecte le maitre & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maitresse, ils valent mieux

que

que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zele avec celui de ses camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'est là leur unique plainte & leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie & d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépends du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert ; s'ils sont fideles, chacun se fait valoir aux dépends des autres ; il faut qu'ils soient ennemis ou complices ; & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie & leurs dissentions. La plupart des peres de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports & croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions & surveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un serviteur fidelle. Tous s'abusent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent, en trahissant

leurs

leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leur maison, autorisent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands frais que des fripons arrogans & paresseux, qui, s'accordant aux dépends du maître, regardent leurs services comme des droits (*).

C'est une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entr'eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sappe les fondemens de l'ordre, pouvoit jamais servir à l'établir! On ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y regnent pas seuls; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les souffre, corrompent ou scandalisent les enfans attentifs à les observer. Quel indigne pere oseroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal! Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zele de ses domestiques aux dépends de leur bienveillance mutuelle?

(*) J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons, & j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques, de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime, est perdu pour ces malheureux: Ils achetent bien cher tout leur or.

Qui

Qui n'auroit vu que cette maison n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté put exister, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincerement le maitre sans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même pere se traitent en freres entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple sans nous le faire sentir ; c'est ce que les habitans de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement, en les recevant, s'ils conviennent à sa femme & à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre ; & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques, suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais, & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle, où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres, pourroit la leur rendre odieuse ; & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux par les services qu'on les force en quelque sorte à se

rendre.

rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre; ainsi celui qui desire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela est d'autant plus facile que soit qu'on accorde ou qu'on refuse une faveur ainsi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en est rendu l'intercesseur. Au contraire, on rebute ceux qui ne sont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour personne? Est-il juste que vous soyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils sont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à se servir mutuellement en secret, sans ostentation, sans se faire valoir. Ce qui est d'autant moins difficile à obtenir qu'ils savent fort bien que le maitre, témoin de cette discrétion, les en estime davantage; ainsi l'intérêt y gagne & l'amour propre n'y perd rien. Ils sont si convaincus de cette disposition générale; & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de conversation; souvent sans avoir rien fait de plus il trouve la chose demandée & obtenue, & ne sachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'est par ce moyen & d'autres semblables qu'on fait regner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maitre, & qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguer à son préjudice, ils ne sont tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire;

plaire, le zele pour son service l'emporte sur leur bienveuillance mutuelle, & tous se regardant comme lésés par des pertes qui les laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison me paroit avoir quelque chose de sublime, & je ne puis assés admirer comment Mr. & Madame de Wolmar ont sû transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, & par des exemples sensibles cette morale criminelle & servile, cette mutuelle tolérance aux dépends du maitre qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne, qu'une injustice qu'on voit qu'on tait & qui blesse un tiers on la commet soi-même, & que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'est un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la rélation plus étroite du serviteur au maitre, on tient ici pour incontestable que qui voit faire un tort à ses maitres sans le dénoncer est plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci se laisse abuser dans son

action

action par le profit qu'il envisage, mais l'autre de sang froid & sans intérêt n'a pour motif de son silence qu'une profonde indifférence pour la justice, pour le bien de la maison qu'il sert, & un desir secret d'imiter l'exemple qu'il cache. De sorte que quand la faute est considérable, celui qui l'a commise peut encore quelquefois espérer son pardon, mais le témoin qui l'a tue est infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne souffre aucune accusation qui puisse être suspecte d'injustice & de calomnie; c'est à dire qu'on n'en reçoit aucune en l'absence de l'accusé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque raport contre son camarade, ou se plaindre personnellement de lui, on lui demande s'il est suffisamment instruit, c'est à dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient se plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoit pas assés les motifs? Cette action, lui dit on, tient peut-être à quelque autre qui vous est inconnue; elle a peut-être quelque circonstance qui sert à la justifier ou à l'excuser, & que vous ignorez. Comment osez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eut peut-être justifiée à vos yeux? pourquoi risquer de la blâmer injustement & m'exposer à partager votre injustice? S'il assure s'être éclairci auparavant avec l'accusé; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous sans lui, comme si vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez

cru devoir prendre pour vous-même? Est-il bien de vouloir que je juge sur votre raport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage de vos yeux, & ne seriez-vous pas responsable du jugement partial que j'en pourrois porter, si je me contentois de votre seule déposition? Ensuite on lui propose de faire venir celui qu'il accuse; s'il y consent, c'est une affaire bientôt reglée; s'il s'y oppose, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le secret, & l'on observe si bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à savoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle est si connue & si bien établie qu'on n'entend jamais un domestique de cette maison parler mal d'un de ses camarades absent, car ils savent tous que c'est le moyen de passer pour lâche ou menteur. Lorsqu'un d'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchement, & non seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ses discours des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrette; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyés sont très-rares & ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au diné ou au soupé de ses gens & que M. de Wolmar appelle en riant ses grands-jours. Alors après avoir écouté paisiblement la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accu-

l'accusateur de son zele. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous sur les affections particulieres; c'est ainsi qu'en use un serviteur fidelle & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoûte toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa deffense, qu'il ne veut pas déclarer devant tant de monde; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'est là qu'elle ou son mari leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus severe des deux n'est pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves reprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un, faisant parler la justice & la vérité, humilie & confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveuillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'espoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces soins sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins, les estimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de si grandes idées des devoirs & des plaisirs du pere de famille, & qui connoissez l'empire naturel que le génie & la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance

de

de ces détails, & vous sentez à quoi tient leur succès. Richesse ne fait pas riche, dit le Roman de la rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possede que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses : ce qui fait qu'on ne jouït pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eut su tirer d'une moindre somme ? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que nait la véritable propriété ; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne ; quels soins importent plus au pere de famille que l'économie domestique & le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoûte alors à celui du chef ?

Les plus riches sont-ils les plus heureux ? Que sert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maitre. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par tout où vous verrez regner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance ; c'est un être heureux qui commande ici.

Pour

» Pour moi, je pense que le signe le plus assuré
du vrai contentement d'esprit est la vie retirée &
domestique; & que ceux qui vont sans cesse
chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point
chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se
plait dans sa maison a pour prix des soins conti-
nuels qu'il s'y donne la continuelle jouissance des
plus doux sentimens de la nature. Seul entre
tous les mortels, il est maitre de sa propre féli-
cité, parce qu'il est heureux comme Dieu même,
sans rien desirer de plus que ce dont il jouit;
comme cet Etre immense il ne songe pas à am-
plifier ses possessions mais à les rendre véritable-
ment siennes par les relations les plus parfaites
& la direction la mieux entendue: s'il ne s'en-
richit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enri-
chit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouis-
soit que du revenu de ses terres, il jouit encore
de ses terres mêmes en présidant à leur culture
& les parcourant sans cesse. Son Domestique
lui étoit étranger; il en fait son bien, son en-
fant; il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur
les actions, il s'en donne encore sur les volontés.
Il n'étoit maitre qu'à prix d'argent, il le devient
par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits.
Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle
ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés,
elle n'ôtera point des enfans à leur pere; toute
la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il
sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on
apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa
famille & de soi-même; c'est ainsi que les dé-
tails d'une maison deviennent délicieux pour
l'honnête homme qui sait en connoitre le prix;
c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs com-
me

me une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du pere de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquite mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille & n'est qu'un vigilant économe ; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens ? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne, & s'il savoit la rendre aimable il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent & non ce qu'ils font,

disent

disent une grande absurdité! Qui ne sait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage du cœur qui touche & persuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossierement apprêtées, qu'on tient devant les domestiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes: je les ai toûjours vus sourire en secret de l'ineptie du maitre qui les prenoit pour des sots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savoient bien n'être pas les siennes...

Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, & le grand art des maitres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos; un mot étourdiment échapé ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscretement toutes leurs affaires, mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose, & sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voyent jamais rien faire à leur maitre qui ne soit droit, juste, équitable, il ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux,

 comme

comme une des miseres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir solliciter le payement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du tems. En voyant le soin des maitres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le sien leur est précieux & se fait un plus grand crime de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maitresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domestique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'espere pas profiter de leur discorde pour se faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refusé l'autre. Ceux qui sont à marier ne craignent pas qu'on nuise à leur établissement pour les garder plus longtems, & qu'ainsi leur bon service leur fasse tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maison qu'un maitre & ses domestiques sont entre eux dans un véritable état de guerre, que ceux-ci faisant au premier tout du pis qu'ils peuvent usent en cela d'une juste représaille, que les maitres étant usurpateurs menteurs & fripons il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le Peuple ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'il font à force ouverte ; celui qui parleroit ainsi ne seroit entendu de personne ; on ne s'avise pas même ici de combattre ou prévenir de pareils discours ;

il n'appartient qu'à ceux qui les font naitre d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaise humeur ni mutinerie dans l'obéissance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne soit raisonnable & utile, & qu'on respecte assés la dignité de l'homme quoique dans la servitude pour ne l'occuper qu'à des choses qui ne l'avilissent point. Au surplus, rien n'est bas ici que le vice, & tout ce qui est utile & juste est honnête & bienséant.

Si l'on ne souffre aucune intrigue au dehors, personne n'est tenté d'en avoir ? Ils savent bien que leur fortune la plus assurée est attachée à celle du maitre, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra prospérer la maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur service agréable ; c'est là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est guere à sa place en cette occasion, car je n'ai jamais vû de police où l'intérêt fut si sagement dirigé & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout se fait par attachement : l'on diroit que ces ames venales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maitre & des sentimens de la maitresse ont passé dans chacun de leurs gens ; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes & supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voila, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui

regarde les domestiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maitres & au gouvernement des enfans, chacun de ses articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques ; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

A Milord Edouard.

NOn, Milord, je ne m'en dédis point ; on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile ; mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit ; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouïr ; cette alternative de peine & de jouïssance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés & d'encouragement à d'autres n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans

dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa promenade favorite & qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Elisée dont on me faisoit une espece de mistere. Enfin hier après diné, l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de sa maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, & au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit & nous nous y rendimes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clé. A peine fus-je au dedans que la porte étant masquée par des aulnes & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraicheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, & il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eut pénétré dans ce desert. Surpris,

saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, & m'écriai dans un enthousiasme involontaire ; O Tinian ! ô Juan Fernandez (*) ! Julie, le bout du monde est à votre porte ! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire ; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons si le charme tiendra plus longtems chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma Cousine à coups de pêches. Vous savez que l'herbe y étoit assés aride, les arbres assés clair-semés, donnant assés peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voila maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé : que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est ? Car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante & que mon mari m'en laisse l'entiere disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau est venue je ne sais comment ; la nature seule a fait tout le reste & vous-même n'eussiez jamais sû faire aussi bien qu'elle. Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu suppléer au tems. Les arbres .... quant à cela, dit M. de

(*) Isles désertes de la mer du Sud, celebres dans le voyage de l'Amiral Anson.

Wolmar,

Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déja. De plus, Julie a commencé ceci longtems avant son mariage & presque d'abord après la mort de sa mere, qu'elle vint avec son pere chercher ici la solitude. Hébien, dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés soient venus en sept ou huit ans & que l'art s'en soit mêlé, j'estime que si dans une enceinte aussi vaste vous avez tout cela pour deux-mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux-mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme ; mais Julie qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré, étoit mêlé de serpolet, de baume, de thim, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des

champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques unes de jardin, qui sembloient croitre naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là sans ordre & sans simétrie des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilac, de noisettier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses & irrégulieres, bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette espece, parmi lesquelles le chevrefeuil & le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient sur nous des especes de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode & sec, sur une mousse fine sans sable, sans herbe, & sans rejettons raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & parasites qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du

plus

plus épais feuillage, & leurs pieds d'ombre & de fraicheur. J'obſervai même qu'au moyen d'une induſtrie aſſés ſimple on avoit fait prendre racine ſur les troncs des arbres à pluſieurs de ces plantes, de ſorte qu'elles s'étendoient davantage en faiſant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres on a pris un tel ſoin des plantes & des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage & même de s'en rafraichir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel des fruits excellens & murs quoique clair-ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets preſque imperceptibles; tantôt en plus grands ruiſſeaux courans ſur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante On voyoit des ſources bouillonner & ſortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds dans leſquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les objets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie: mais ces eaux que je vois de toutes parts ..... elles viennent de là, reprit-elle en me montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſſeau qui fournit à grands fraix dans le parterre un

jet d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon pere qui l'a fait faire ; mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guéres au jardin ! Le jet d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique qui se rendoit dans le lac par le grand chemin qu'elle dégradoit au préjudice des passans & à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en la divisant & réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit & se ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac & parsemée de coquillages, formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du sol, formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainsi rafraichie & humectée, donnoit sans cesse de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable azile, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que

j'avois

j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine : J'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser ; mais Madame de Wolmar me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant sous le bras ; tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale & inanimée, & quoiqu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez-la voir animée & sensible. C'est-là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois assés peu d'oiseaux ; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osai dire encore ce que je pensois de la voliere ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendimes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses & demi chauves, formoient des especes de vases d'où sortoient, par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chevrefeuil dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la voliere, & derniere station de cette eau si précieuse & si bien ménagée.

Au delà de ce bassin étoit un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par une monticule garnie d'une multitude d'arbrisseaux de toute espece ; les plus petits vers le haut, & toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit ; ce qui rendoit le plan des têtes presque horisontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres, jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tel que le hêtre, l'orme, le fréne, l'acacia. C'étoient les boccages de ce côteau qui servoient d'azile à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre, comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fumes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre & s'approcher de nous sur une espece de courte allée qui séparoit en deux le terre-plein & communiquoit du bassin à la voliere. Alors M. de Wolmar faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans sa poche, & quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent & se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manege. Cela est charmant ! m'écriai-je : Ce mot de voliere m'avoit surpris de votre part ; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des prisonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie ? C'est nous qui sommes

femmes les leurs. Ils sont ici les maitres, & nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort-bien, repris-je; mais comment ces maitres-là se sont-ils emparés de cet lieu? Le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on put y réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent gueres dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouïr, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent; ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoitre, & s'ils y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en point, mais il est aisé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent restent, & ceux qui surviennent restent encore. Ce boccage existoit, quoiqu'il fut séparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haye vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'agrandir & l'orner de nouveaux plans. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles, & de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du bled, du mil, du tournesol, du chénevis,

des

des pesettes (*), généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, & l'on n'en moissonne rien. Outre cela presque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons, la Fanchon y supplée d'ordinaire ; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse, & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (†), l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voila comment la partie des peres est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah, dit Julie, vous ne voyez plus rien ! chacun ne songe plus qu'à soi ; mais des époux inséparables, le zele des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle & son cœur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assés tristement, vous êtes épouse & mere ; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussitôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la serrant ; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans ; comment l'affection paternelle vous

(*) De la vesce.

(†) Les loirs, les souris, les chouettes, & surtout les enfans.

feroit-

feroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regarderent & me rendirent un regard si touchant que les embrassant l'un après l'autre, je leur dis avec attendrissement; ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroit un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere de deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant azile & ses petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Personne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aye amené jusqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une: Fanchon a la quatrieme, comme inspectrice & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore passé deux mois de printems où ses travaux sont utiles n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voila bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le bassin, & en y regardant j'apperçus quel-

quelques petits poissons. Ah, ah ! dis-je aussi-tot, voici pourtant des prisonniers ? Oui, dit-il, ce sont des prisonniers de guerre, auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajoûta sa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elle apporta ici à mon insçu. Je les y laisse, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac ; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit que de fâcher une honnête personne. Vous avez raison, répondis-je, & celui-ci n'est pas trop à plaindre d'être échapé de la poële à ce prix.

Hébien, que vous en semble, me dit-elle en nous en retournant. Etes-vous encore au bout du monde ? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet transporté dans l'Elisée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfant, & songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mere de famille. Je le sais, repris-je, j'en suis très sûr, & les jeux d'enfant me plaisent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre. C'est qu'un lieu si différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de la culture & du soin ; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne se montre point : rien ne dément l'idée d'une Isle déserte qui m'est venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah ! dit M. de Wolmar, c'est

qu'on

qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les vestiges du travail ; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroit plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naitre. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes hayes vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troësne, & d'autres arbrisseaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de hayes & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes & trop fréquens. (*)

En considérant tout cela, je trouvois assés bizarre qu'on prit tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise ; n'auroit-il pas mieux

(*) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zig-zig, & qu'à chaque pas il faut faire une piroüette.

valu

valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, & qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles désertes qu'elle étale ses charmes plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher si loin sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maitre de cette maison & amenant avec lui un Architecte chérement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu simple & mesquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! Les beaux alignemens qu'il prendroit ! Les belle pattes d'oye, les beaux arbres en parasol, en éventail ! Les beaux treillages bien sculptés ! Les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées ! Les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! Les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres ! Les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera son

son jardin (*)! . . . Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très beau lieu dans lequel on n'ira guères, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne, un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins si vastes & si richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiste qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse & l'autre son talent, préparent à grands fraix de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux miseres de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres & de ses grandes allées son petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante (†); il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace, & se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

Il

(*) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

(†) Il devoit bien s'étendre un peu sur le mauvais gout d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuisant leur séve, & les empêchant de profiter. Cette méthode il est vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déja trop. On croiroit que la nature est faite en France autre-

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laisse pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. J'entens, lui dis-je ; c'est celui de ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pâment à l'aspect d'une renoncule, & se prosternent devant des tulipes. Là dessus, je leur racontai, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vimes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol & de la petite baguette dont on m'honora, moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extasier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les Savans, & comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoûtai je, qu'il eut bien du regret à sa baguette & à son parasol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque chose de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur & quelque sorte de vérité ; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment

autrement que dans tout le reste du monde, tant on y prend soin de la défigurer. Les parcs n'y sont plantés que de longues perches, ce sont des forêts de mats ou de mays, & l'on s'y promène au milieu des bois sans trouver d'ombre.

qu'on

qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi & flétrie avant que le soleil soit couché: qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le soit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou delasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisées. (*) Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air; elle enchante les yeux, & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent; la nature la faite si belle qu'ils ne lui sauroient ajoûter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroisse; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût; surtout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées, qu'on trouve sans cesse; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'é-

(*) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature? Ignoroit il que si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très grand dans les petites?

tendre

ſtendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du ſable de riviere, ou le pied ſe repoſe-t-il plus doucement ſur ce ſable que ſur la mouſſe ou la pelouſe ? La nature employe-t-elle ſans ceſſe l'équerre & la regle ? ont-ils peur qu'on ne la reconnoiſſe en quelque choſe malgré leurs ſoins pour la défigurer ? Enfin n'eſt-il pas plaiſant que, comme s'ils étoient déja las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & ſe hâtent de ſortir auſſi-tôt qu'ils ſont entrés ?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui ſait jouïr de lui-même, qui cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade à la porte de ſa maiſon ? Il la fera ſi commode & ſi agréable qu'il s'y puiſſe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant ſi ſimple & ſi naturelle qu'il ſemble n'avoir rien fait. Il raſſemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur ; car la nature auſſi raſſemble toutes ces choſes. Il ne donnera à rien de la ſimétrie ; elle eſt ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire ſe reſſemblent ſi fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de ſes allées ne ſeront point toujours exactement paralleles ; la direction n'en ſera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne ſais quoi de vague comme la démarche d'un homme oiſif qui erre en ſe promenant : il ne s'in-

n'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives. Le goût des points-de-vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, & l'artiste qui ne sait pas les rendre assés contens de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on est très content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échapée de vue au dehors n'ôtat beaucoup d'agrement à cette promenade (*), certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable n'a pas le goût pur ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

(*) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout à fait jusqu'au bout, & que l'extrémité opposée en fut cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on est, & dans le milieu d'une étoile assés bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse quoique plus solitaire; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses-là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nostre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à son spectacle?

Mon-

— Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guere à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes; ainsi ils font très bien de ne songer en celà qu'aux autres. Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroissoit point, mais d'une maniere si dispendieuse & entretenus à si grands frais, que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grotes, des cascades artificielles dans des lieux plains & sablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres ni de fourneaux ni de cloches ni de paillassons. Un terrain presque uni a reçu des ornemens très simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs, quelques filets d'eau coulant sans apprets sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel est par exemple le parc celebre de Milord Cobham à Stow. C'est un composé de lieux très beaux & très

très pittoresques dont les aspects ont été choisis en différens pays, & dont tout paroit naturel excepté l'assemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maitre & le créateur de cette superbe solitude y a même fait construire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainsi que les lieux y sont rassemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voila précisément dequoi je me plains. Je voudrois que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile qui ne fit point songer à leur foiblesse, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eut point l'imagination fatiguée des sommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne nous donne-t-il pas assés de peines sans en mettre jusques dans nos jeux ?

Je n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Elisée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroitra grave ; c'est d'être un amusement superflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maison des bosquets si charmans & si négligés ? Il est vrai, dit-elle un peu embarrassée, mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle feroit plus qu'indiscrette. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes ; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous sortions. Ces trois aimables en-

fans se jetterent au cou de M. & de Madame de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrames Julie & moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux; puis nous allames rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zele pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans & à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre : j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas assés pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge & se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins que je prens avec tant de plaisir pour eux, & la joye de leurs tendres cœurs en voyant leur mere se promener avec délices sous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'est pas sans raison qu'en y pensant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Elisée. Milord, cette incomparable femme est mere comme elle est épouse, comme elle est amie, comme elle est fille, & pour l'éternel supplice de mon cœur c'est encore ainsi qu'elle fut amante.

En-

Entousiasmé d'un séjour si charmant, je les priai le soir de trouver bon que durant mon séjour chez eux la Fanchon me confiât sa clé & le soin de nourrir les oiseaux. Aussi-tôt Julie envoya le sac au grain dans ma chambre & me donna sa propre clé. Je ne sais pourquoi je la reçus avec une sorte de peine : il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me suis levé de bonne heure, & avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'Isle deserte. Que d'agréables pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire où le doux aspect de la seule nature devoit chasser de mon souvenir tout cet ordre social & factice qui m'a rendu si malheureux! Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut si chere. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que sa main n'ait touché; je baiserai des fleurs que ses pieds auront foulées; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré; son goût dans ses amusemens me rendra présens tous ses charmes, & je la trouverai par tout comme elle est au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Elisée avec ces dispositions, je me suis subitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé sur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaisir. Cette image s'est confondue dans mon esprit avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en son absence, non tel qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la représenter, mais tel qu'elle se montre à mes yeux

tous les jours, Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante si chaste & si vertueuse, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave Wolmar, cet Epoux chéri, si heureux, si digne de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur & m'en faire rougir encore; je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah! quel sentiment coupable eut pénétré jusqu'à elle à travers cette inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle & mal éteinte, & que je me serois méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence & d'honnêteté! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elisée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon âme un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé; je pensois

qu'avec

qu'avec une conscience agitée on n'auroit jamais choisi ce nom-là. Je me disois, la paix regne au fond de son cœur comme dans l'azile qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elisée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clé des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu : Car la jouissance de la vertu est toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frapent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno
Si leggesse in fronte scritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà ? (*)

(*) Il auroit pu ajoûter la suite qui est très belle, & ne convient pas moins au sujet.

Si vedria che i lor nemici
Anno in seno, e si riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità.

Comme il se faisoit tard sans que j'y songeasse, M. de Wolmar est venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'est vous, leur ai-je dit en m'excusant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus si charmé de ma soirée d'hier que j'en suis retourné jouïr ce matin ; heureusement il n'y a point de mal, & puisque vous m'avez attendu, ma matinée n'est pas perdue. C'est fort bien dit, a repondu Madame de Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre jusqu'à midi, que de perdre le plaisir de déjeuner ensemble. Les étrangers ne sont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeunent dans la leur. Le déjeuner est le repas des amis ; les valets en sont exclus, les importuns ne s'y montrent point ; on y dit tout ce qu'on pense, on y révele tous ses secrets, on n'y contraint aucun de ses sentimens ; on peut s'y livrer sans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'est presque le seul moment où il soit permis d'être ce qu'on est ; que ne dure-t-il toute la journée ! Ah Julie ! ai-je été prêt à dire ; voila un vœu bien intéressé ! mais je me suis tu. La premiere chose que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maitresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ? Vous savez, Milord, si c'est à Madame de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non ; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en silence. La voir, l'entendre, observer sa conduite, n'est-ce pas assés la louer ?

LET-

LETTRE XII.

De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe.

IL est écrit, chere amie, que tu dois être dans tous les tems ma sauvegarde contre moi-même ; & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des pieges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raison. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des passions, dont elles sont si souvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution ! Si dans les tems passés j'avois moins compté sur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié, si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'ose l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paisiblement, ma Cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un pere aussi jaloux du bonheur de sa fille que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement

pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer, l'estimer, l'honorer autant qu'il étoit possible.

Ce matin en déjeunant il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur ; puis sous prétexte de ne pas courir la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bosquets, & précisément, ma chere, dans ce même bosquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me suis sentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refusé d'entrer si la honte ne m'eut retenue, & si le souvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Elisée ne m'eut fait craindre les interprétations. Je ne sais si le philosophe étoit plus tranquille ; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux sur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bosquet, j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & sourire. Il s'est assis entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main, mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma consolation dans les ennuis d'une vieil-

lesse qui s'approche ; mais je vous connois tous mieux que vous ne me connoissez ; il est juste de rendre les choses égales, & quoique je n'aye rien de fort intéressant à vous apprendre ; puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mistere de sa naissance, qui jusqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang-froid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme ; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les évenemens de ma vie ; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes avantures que mon caractere. Elles sont simples comme lui, & sachant bien ce que je suis vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en disant qu'ils ne sentent rien ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai guide de l'homme. Peu sensible au plaisir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce sentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir souffrir les méchans. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle simétrie dans un tableau, ou comme une piece

bien conduite au théatre. Si j'ai quelque passion dominante c'est celle de l'observation : J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe gueres dans mes jugemens ; aussi c'est là toute la récompense de l'amour propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres : La société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux ; sans me soucier d'en être vu j'ai besoin de les voir, & sans m'être chers ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoitre les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger ; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il

m'étoit

en étoit impossible de résister la mienne, & nous ne cessâmes d'entretenir depuis ce tems-là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractere général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre : j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce senti-

ment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une suite assés naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude qui m'ennuya toujours me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter longtems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement ; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, &, pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la votre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier ; elle n'est pas sans mérite ; elle a le cœur sensible, & l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté, ni un prodige d'esprit : mais venez-la voir, & croyez que si vous ne sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larmes de joye en l'embrassant, me donnerent la premiere ou plutôt la seule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impression fut legere, elle étoit unique, & les sentimens n'ont besoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du votre ne m'échappa pas à mon retour, & c'est ici qu'il faut que je

vous

vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chere, avec quelle étrange surprise j'appris alors que tous mes secrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusable, a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse; je péchois contre la prudence; j'exposois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource: mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reste m'étoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contrepoids? Voila l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai succombé. Si l'ivresse de quelque autre passion m'eut fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas: il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule & tient tout en équilibre; voila comment se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre

par

par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute ; si c'en eut été une je l'aurois faite infailliblement ; mais, Julie, je vous connoissois & n'en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'innocence & la paix étoient nécessaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui put en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l'amour ; je comptai donc pour rien une disproportion d'âges, qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à moitié écoulée, qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable & je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valut, je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire ; j'osai croire à la vertu & vous épousai. Le mistere que vous me faisiez ne me surprit point ; j'en savois les raisons, & je vis dans votre sage conduite celle de sa durée.

Par

Par égard pour vous j'imitai votre réserve; & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos lèvres. Je ne me suis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je désirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premieres conditions sont remplies. Mon enfant, j'espere que la troisieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou en m'écriant: Mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le votre, & d'être mieux mérité . . . . vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il est tems de jouir en paix d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eut suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promites; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fut facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi; mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au delà de

nos

nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit sa foiblesse en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir su choisir un honnête homme dans un âge où il est si facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furent-elles connues que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que sur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit sitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses lou-

bles,

bles, qu'il falloit plutôt le regler que l'anéantir; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions, & que si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il à St. Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y rester de trop, & je crois vous avoir conservé de son propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eut laissé, si je l'eusse abandonné à lui-même.

Mes succès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guérison comme j'avois obtenu la sienne; car je vous estimois, & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtint des belles ames avec de la confiance & de la franchise. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point; & quoique vous ne soyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne pensez & suis plus content de vous que vous ne l'êtes vous même. Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; soyez ce que vous êtes, & nous serons tous contens. Le danger n'est que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre; ne songez qu'au présent & je vous réponds

de

de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; mais si mes projets s'accomplissent & que mon espoir ne m'abuse pas, nos destinées seront mieux remplies & vous serez tous deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

En se levant il nous embrassa, & voulut que nous nous embrassassions aussi, dans ce lieu . . . . dans ce lieu même où jadis . . . . Claire, ô bonne Claire, combien tu m'as toujours aimée ! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas ! que j'aurois eu tort d'en faire ! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant ; Julie, ne craignez plus cet azile ; il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire Cousine, mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le Ciel le lui laisse toujours ! avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner ; patience, mon Ange, nous y voici ; mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis longtems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pen-

soit

fois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assés indispensable pour obliger M. de Wolmar à quiter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans sa maison. Voulez-vous, a-t-il répliqué, que je lui fasse mes honneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés & même de celles que vous aimez; vous visiterez le patrimoine de mes peres & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajoûter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard qui .... mais heureusement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que j'avois raison & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a repliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hébien, restez, a repris mon mari en lui serrant la main: homme honnête & vrai, je suis très content de ce mot-là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu. Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre

cause

cause contre vous même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eut besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur & non pas au hazard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voila, m'a-t-il dit en nous les montrant les fondemens de ma sécurité; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maitre de contenter ses desirs sut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assés pour penser que j'ai tort le dise, & je me retracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fut aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les employe à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chere, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aye besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner: mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voila précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux fonder l'état présent de mon ame, plus j'y trouve dequoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, & quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve

trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, & que quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaitre.

Mais, mon ange, est-ce assés que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice ? comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée ? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation, & braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore ?

Pese toutes ces considérations, ma Cousine, tu verras que quand elles seroient vaines par elles mêmes, elles sont assés graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate ; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoique tu penses de toi-même, ton ame est calme & tranquille, j'en suis sûre ; les objets s'y peignent tels qu'ils sont ; mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'ose plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je sens, & malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie. »

LETTRE XIII.

Réponse.

PAuvre Cousine ! que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix ! Tout ton mal vient de toi, ô Israël ! Si tu suivois tes propres regles ; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voix intérieure, & que ton cœur fit taire ta raison, tu te livrerois sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, & tu ne t'efforcerois point, contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entens, je t'entens bien, ma Julie ; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems ; y penses-tu ? compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chere enfant ; on ne se donne point ainsi le change à soi-même : si l'on peut s'étourdir sur son état en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est sitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-

propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une amie droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire ; de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute il faut se tenir debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore ? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voila dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie ; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes. Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere ; mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer ? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des

deux

deux sexes puissent se voir, se connoître, & s'assortir; mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, & qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maitresse du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller regler des comptes avec un banquier; mais s'il survient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence & de lui faire les honneurs de ta maison, de peur de te trouver tête à tête avec lui? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi pensons-nous que les femmes doivent vivre retirées & séparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre sexe de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations? Non, ma chere, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui nous sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui nous prescrit des occupations différentes; c'est cette douce & timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive & piquante qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les

désirs & le respect, sert pour ainsi dire de coqueterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage & discrette réserve, sans caprice & sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienséance qui l'établit peut quelquefois en dispenser.

La circonspection que tu fondes sur tes fautes passées est injurieuse à ton état présent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le rempart qui défend ta personne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuse? Comment se peut-il que ma cousine, ma sœur, mon amie, ma Julie confonde les foiblesses d'une fille trop sensible avec les infidélités d'une femme coupable? Regardes tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & soutenir ton ame. Ton mari qui en présume tant & dont tu as l'estime à justifier; tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere; ton vénérable pere qui t'est si cher, qui jouit de ton bonheur & s'illustre de sa fille plus même que de ses ayeux; ton amie dont le sort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué; sa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui

lui veux inspirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta personne, & qui te respecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta sagesse le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un mot le fruit de tant de peines ; combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oser défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je besoin de considérer ce qu'elle est ? Il me suffit de savoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! si jamais ton cœur eut été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'instant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eut fait présente, par celle qu'elle t'inspira dès qu'y penser eut été la commettre.

Je me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je sais quelles maximes regnent là-dessus dans le grand monde où la vertu n'est rien, où tout n'est que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en est ridicule contre l'usage qui les autorise. Mais toi, Julie, ô toi qui brulant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi ! toi qui te faisois respecter au milieu de tes fautes ; toi qui livrée à d'impuissans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu

n'avois plus ; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris, quand tout sembloit te rendre excusable ; oses-tu redouter le crime après avoir payé si cher ta foiblesse ? Oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les tems qui t'ont tant couté de larmes ? Non, ma chere, loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer ils doivent animer ton courage ; un repentir si cuisant ne mene point aux remords, & quiconque est si sensible à la honte ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi ; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui ? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de crainte ? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont cessé de résister & ont fini par vaincre. Ah Julie ! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours ? En deux mots, sois sincere avec toi-même ; si le péril existe, sauves ta personne & rougis de ton cœur ; s'il n'existe pas, c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations deshonorantes qui n'approchent jamais d'une ame honnête, qu'il est même honteux de les vaincre, & que se précautionner contre elle est moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétens pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à

toi

toi qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi qui dans tes fautes n'ai jamais su voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée ; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres ; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très bien dans les votres, & que pas un des mouvemens qui s'y passent n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines & si justes que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mon premier sentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoiqu'il en soit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'estime, il t'aime, & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser ? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une jeune femme inspire ordinairement à un vieux mari ; peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familierement avec ton ami, sans allarmer ni ton époux ni toi-même ; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il

ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids ; & pour moi je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumieres.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'existe plus ? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été jadis si nécessaires ; imposes-toi la même réserve que si avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du sien. Evites les conversations trop affectueuses, les tendres souvenirs du passé ; interromps ou préviens les trop longs tête-à-têtes ; entoures-toi sans cesse de tes enfans ; reste peu seule avec lui dans le bosquet malgré la profanation. Surtout prends ces mesures d'une maniere si naturelle qu'elles semblent un effet du hazard, & qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau ; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas exposer. Prens le tems de cette absence pour te donner cet amusement, en laissant tes enfans sous la garde de la Fanchon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des bateliers, qui voyent sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait....

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis

sûre ;

sûre; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fut utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espere, les véritables raisons de son voyage, &, si je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoiqu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire: c'est sur quoi tu peux compter. En attendant, en voila je pense plus qu'il n'en faut pour te rassurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu seras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la seule honnêteté de ton ame, tu ne risquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues; on a beau couvrir du vain nom de foiblesses des fautes toujours volontaires; jamais femme ne succombe qu'elle n'ait voulu succomber, & si je pensois qu'un pareil sort put t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les sentimens qui peuvent naitre dans le cœur de ta pauvre Claire; j'aurois un intérêt trop sensible à t'en garantir pour t'abandonner à toi-seule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoissances qu'il avoit avant ton mariage me sur-

prend peu ; tu sais que je m'en suis toujours doutée, & je te dirai, de plus, que mes soupçons ne se sont pas bornés aux indiscrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des soupçons lui-même, put se résoudre à tromper son gendre & son ami. Que s'il s'engageoit si fortement au secret, c'est que la maniere de le révéler devenoit fort différente de sa part ou de la tienne, & qu'il vouloit sans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il savoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous causerons de tout cela plus à loisir dans un mois d'ici.

Adieu, petite Cousine, c'est assés prêcher la prêcheuse ; reprends ton ancien métier, & pour cause. Je me sens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne sais gueres ce que je fais. Ah Chaillot, Chaillot! . . . . . si j'étois moins folle . . . . mais j'espere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton Altesse. Dis-moi, je t'en prie, Monseigneur ton mari est-il Atteman, Knès, ou Boyard ? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde (*). O pauvre enfant ! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiselle, te voila bien chan-

(*) Madame d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms sont en effet des titres distingués, mais qu'un Boyard n'est qu'un simple gentilhomme.

ceuse

ceuse d'être la femme d'un Prince ! Entre nous, cependant, pour une Dame de si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son pere ?

LETTRE XIV.

De M. de Wolmar à Madame d'Orbe.

JE pars pour Etange, petite Cousine, je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eut confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déja m'être assés assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere ; mais quand il sera tems de les prendre je serai trop âgé pour les remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour

pouvoir regler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue (*), Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquiter à son gré. Comme par mille autres raisons votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever son Henriette ; je vous destine pour votre part le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne sera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, & de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ses enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blâmer ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maitre ; il n'y a qu'un ami très tendre à qui son cœur puisse inspirer le zele d'un pere ; & le génie n'est guere à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se déta-

(*) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur ; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

cher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations, à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bien-tôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite Cousine, la clé de toute ma conduite qui ne peut que paroitre fort bizarre sans cette explication, & qui, j'espere, aura desormais l'approbation de Julie & la votre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de la vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eut pour jamais cessé de l'être, & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins ?

Je vous ai vû quelquefois sourire à mes observations sur l'amour ; mais pour le coup je tiens dequoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec toute la subtilité qu'on prête à votre sexe n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer sur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens sont plus amoureux que jamais, ce n'est pas, sans doute, une merveille à vous apprendre. De vous assurer au contraire qu'ils sont parfaitement guéris ; vous savez ce que peuvent la raison, la vertu, ce n'est pas là, non plus, leur plus grand miracle : mais

que ces deux opposés soient vrais en même tems ; qu'ils brulent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement ; qu'ils soient toujours amans & ne soient plus qu'amis ; c'est, je pense, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui est pourtant selon l'exacte vérité.

Telle est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, soit dans leurs discours soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au sujet du portrait a servi plus que tout le reste à m'en éclaircir le mistere, & je vois qu'ils sont toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse. Quand je dis eux, c'est surtout le jeune homme que j'entens ; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture : Un voile de sagesse & d'honnêteté fait tant de replis autour de son cœur, qu'il n'est plus possible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au sien propre. La seule chose qui me fait soupçonner qu'il lui reste quelque défiance à vaincre est qu'elle ne cesse de chercher en elle-même ce qu'elle feroit, si elle étoit tout-à fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que si elle étoit réellement guérie elle ne le feroit pas si bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des sentimens qui lui restent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans sa premiere jeunesse ; mais je les vois sans avoir droit de m'en offenser. Ce n'est pas de Julie de Wolmar qu'il est amoureux, c'est de Julie d'Etange ; il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur

de

de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maitresse, la mere de deux enfans n'est plus son ancienne écoliere. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir. Il l'aime dans le tems passé : voila le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'est pas une vaine subtilité, petite Cousine, c'est une observation très solide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroit. Je pense même qu'elle ne seroit pas difficile à expliquer en cette occasion par vos propres idées. Le tems où vous séparâtes ces deux amans fut celui où leur passion étoit à son plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fussent restés plus longtems ensemble se seroient-ils peu à peu refroidis ; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa maitresse les changemens qu'y faisoit le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (*). Pour le rendre heureux il n'étoit pas question seulement de la lui donner,

(*) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur, soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer, ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

mais

mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonstances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle est devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne en ce sens à son préjudice; car c'est de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il est amoureux.

L'erreur qui l'abuse & le trouble est de confondre les tems & de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre; mais je ne sais s'il ne vaut mieux achever de le guérir que le desabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumieres. Lui découvrir le véritable état de son cœur seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivrés des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de reserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y put retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il faloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si cheres. Vous qui contribuâtes à les faire naitre pouvez contribuer plus que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à fait avec nous que je

veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela ; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maitresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mere de mes enfans : j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On méne un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brule encore quand leur cœur est déja refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoitre les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir ; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles & à négliger les superflues. Les huit jours pendant lesquels je les vais laisser ensemble suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens & connoitre ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul à seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoûtez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement si mes vues sont remplies.

Je

Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conseils qu'elle ne pouvoit refuser de suivre sans se faire tort. Quel plaisir je prendrois à lui donner cette preuve que je sens tout ce qu'elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mérite de sa confiance! Mais quand elle n'auroit rien gagné sur son cœur, sa vertu resteroit la même; elle lui coûteroit davantge, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reste aujourd'hui quelque peine intérieure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence qu'elle ne saura que trop pressentir, & qu'elle évitera toujours. Ainsi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vûes qui me l'inspirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite Cousine, jusqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en fassiez un mistere. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis: Ainsi je remets ceux-ci à votre discrétion; faites en l'usage que la prudence & l'amitié vous inspireront: je sais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.



LET-

LETTRE XV.

A Milord Edouard.

M. De Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même; un morne silence regne au fond de mon cœur; un effroi secret en étouffe le murmure, &, moins troublé de desirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle sa vue appaise mon trouble, ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence, & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi sa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis; & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé; c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari. Quoique jusqu'à cet instant elle eut fait assés bonne contenance, elle le suivit longtems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux; mais

je

je conçus à ſon diſcours que cet attendriſſement avoit encore une autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous ſavez s'il m'eſt cher. Ne croyez pas pourtant que le ſentiment qui m'unit à lui, auſſi tendre & plus puiſſant, que l'amour, en ait auſſi les foibleſſes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre enſemble eſt interrompue, l'eſpoir aſſuré de la reprendre bientôt nous conſole. Un état auſſi permanent laiſſe peu de viciſſitudes à craindre, & dans une abſence de quelques jours, nous ſentons moins la peine d'un ſi court intervalle que le plaiſir d'en enviſager la fin. L'affliction que vous liſez dans mes yeux vient d'un ſujet plus grave, & quoiqu'elle ſoit relative à M. de Wolmar, ce n'eſt point ſon éloignement qui la cauſe.

Mon cher ami, ajoûta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur ſur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes ; un penchant mutuel ſe joint au devoir, qui nous lie ; il n'a point d'autres deſirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaiſirs à leur mere ; il n'y eut jamais d'amie plus tendre plus vertueuſe plus aimable que celle dont mon cœur eſt idolatre, & je vais paſſer mes jours avec elle ; Vous même contribuez à me les rendre chers en juſtifiant ſi bien mon eſtime & mes ſentimens pour vous ; Un long & fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meilleur des peres ; tout nous proſpere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maiſon ; nos domeſtiques ſont zélés & fideles, nos voiſins nous marquent toute ſorte d'attachement, nous jouïſſons de la bienveuil-

lance

lance publique. Favorisée en toutes choses du ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin secret, un seul chagrin l'empoisonne, & je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse, me dis-je en soupirant à mon tour, & ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouïr. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté, je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade. Madame de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Milord, je vous quite pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

De Madame de Wolmar à son mari.

JE vous attends mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Madame d'Orbe ; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence ; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar,

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime ; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, & vous jouïssez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

A Milord Edouard.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courumes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quites pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part ; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Madame de Wolmar n'est pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le desœuvrement où l'absence de son mari nous laisse & la beauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil nous nous rendimes au rivage ; nous primes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, & nous nous embarquames avec quelques provisions pour le diner. J'avois pris un fusil pour tirer des besolets (*) ; mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte & pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeller de tems en tems des gros-siflets, des tiou-tiou, des cre-

(*) Oiseau de passage sur le lac de Genève. Le besolet n'est pas bon à manger.

nets,

nets, des sifflassons (†), & je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grèbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne ; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce sont dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les ; jouïssons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contrecœur, non sans quelques réprésentations, & je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançames ensuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune homme dont il seroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (*), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvames bientôt à plus d'une lieue du rivage (†). Là j'expliquois à Julie toutes les parties du superbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhone dont l'impétueux cours s'arrête tout à coup au bout d'un quart de lieue, & semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le cristal azuré du lac. Je lui faisois observer les redans des montagnes, dont les angles correspondans & paralleles forment dans l'espace qui les separe un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les ri-

(†) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Genève ; tous très bons à manger.

(*) Termes des bateliers du lac de Genève. C'est tenir la rame qui gouverne les autres.

(†) Comment cela ? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac n'ait deux lieues de large.

ches

ches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau ravissant; où la terre par tout cultivée & par tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misere, je lui faisois sensiblement distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse le nombre & le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je que la terre ouvre son sein fertile & prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire & s'animer au doux spectacle de la liberté; elle aime à nourir des hommes. Au contraire les tristes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déserte annoncent de loin qu'un maitre absent y domine, & qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard qui nous poussoit de biais vers la rive opposée s'éleva, fraichit considérablement, & quand nous songeames à revirer, la résistance se trouva si forte qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il fallut regagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui est presque le seul lieu de cette côte où la greve offre un abord commode. Mais le vent ayant

changé se renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faisoit dériver plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'azile.

Nous nous mimes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage Julie animoit le notre par ses caresses compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots; O mes enfans, faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés, & comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le diné, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant besoin de racommoder, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois ; il n'est question que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le diner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes & si délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours désiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'azile au milieu des glaces, & où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri, dans une saison plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante & si malheureuse.

Nous y parvinmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui, montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoit rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens enseignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivames. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les cou-

vent depuis le commencement du monde (*). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chêne étoit à gauche au de-là du torrent, & au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cîme du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre ; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de cristal. Quelques arbres fruitiers sauvages panchoient leurs têtes sur les notres ; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dut être l'azile de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Quand nous eumes atteint ce réduit & que je l'eus quelque tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne sentez-vous point quelque émotion secrette à l'aspect d'un lieu si plein de vous ? Alors sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher & lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, & plusieurs vers du Petrarque & du Tasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtems, j'éprouvai

(*) Ces montagnes sont si hautes qu'une demie heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ses cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

combien

combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence. O Julie, éternel charme de mon cœur! Voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidele amant du monde. Voici le séjour où ta chere image faisoit son bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages : La verdure & les fleurs ne tapissoient point ces compartimens ; le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions ; ces oiseaux n'y faisoient point entendre leurs ramages, le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers ; des festons de neige étoient le seul ornement de ces arbres ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable, & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voila la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baiser mille fois la derniere que tu m'écrivis ; voila le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abîmes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le

tems que j'y paſſois à gémir de ton abſence ? .... j'allois continuer ; mais Julie qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit ſaiſi la main, la ſerra ſans mot dire, en me regardant avec tendreſſe & retenant avec peine un ſoupir ; puis tout à coup détournant la vue & me tirant par le bras : allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit, comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparames. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupames triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſoupé, nous fumes nous aſſeoir ſur la greve en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, & Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'aſſeyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quiter ſa main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal & meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant aſſés gai des bécaſſines (*), me retraçant les plaiſirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attriſtoit. Peu à peu je ſentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel

(*) La bécaſſine du lac de Genève n'eſt point L'oiſeau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la notre donne au lac durant les nuits d'été un air de vie & de fraicheur qui rend ſes rives encore plus charmantes.

ſerein,

ferein, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne pût détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rapeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissoient lors mon ame s'y retracerent pour l'affliger, tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo costume!

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misere présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moi-même, ces tems, ces tems heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas, ils ne reviendront plus; & nous vivons, & nous sommes ensemble, & nos cœurs sont toujours unis! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence & que j'avois moins souffert tout le tems que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur; je me flatois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines, j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &, presque en la posse-

possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voila ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés jusqu'au desespoir. Bien-tôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, & dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quiter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je sortois n'étoit pas sans quelques plaisirs. Je pleurai fortement, longtems, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah, lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la derniere fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençames alors à causer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation, nous arrivames sans autre accident. Quand nous fumes rentrés j'apperçus qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

Voila,

Voila, mon ami, le détail du jour de ma vie où ſans exception j'ai ſenti les émotions les plus vives. J'eſpere qu'elles ſeront la criſe qui me rendra tout à fait à moi. Au reſte, je vous dirai que cette avanture m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens ſont foiblement tentés & ſuccombent ? Pour Julie ; mes yeux le virent, & mon cœur le ſentit : Elle ſoutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu ſoutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour reſter ſi loin d'elle ? O Edouard ! quand ſéduit par ta maitreſſe tu ſus triompher à la fois de tes déſirs & des ſiens, n'étois-tu qu'un homme ? ſans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le ſouvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin de la Quatrieme Partie.



